

RECHERCHES
LINGUISTIQUES
DE VINCENNES

Recherches linguistiques de Vincennes

39 | 2010

Racine et radical

Base, thème, radical

Michel Roché



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlv/1850>

DOI : 10.4000/rlv.1850

ISSN : 1958-9239

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 95-134

ISBN : 978-2-84292-264-1

ISSN : 0986-6124

Référence électronique

Michel Roché, « Base, thème, radical », *Recherches linguistiques de Vincennes* [En ligne], 39 | 2010, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rlv/1850> ; DOI : 10.4000/rlv.1850

Michel ROCHE

Université de Toulouse-Le Mirail – CNRS

BASE, THÈME, RADICAL

RÉSUMÉ

On se propose de montrer, à partir d'observations portant sur la morphologie constructionnelle du français, que la notion de *thème* (*stem*) – utilisée habituellement pour rendre compte de l'allomorphie radicale des lexèmes – est en fait ambiguë et correspond à deux objets distincts : l'un intrinsèque au lexème (l'une de ses formes phonologiques, antérieures à la flexion et à la dérivation), l'autre lié à la dérivation (la chaîne segmentale correspondant à la base dans le mot construit). On réservera au premier l'étiquette *thème* et l'on appellera le second *radical*. On abordera successivement les deux étapes de la formation du radical lors d'une opération constructionnelle : la sélection du thème dans l'*espace thématique* du lexème base ou son remplacement par un thème supplétif ; la modification éventuelle – par épenthèse, troncation, substitution, insertion d'un interfixe, etc. – du thème sélectionné pour satisfaire des contraintes phonologiques ou lexicales.

MOTS-CLÉS

Morphologie dérivationnelle, base, thème, radical, dérivation, allomorphie, français.

Notre contribution à la réflexion engagée dans ce numéro consistera à interroger la notion de thème (*stem*) à partir d'un certain nombre d'observations portant sur la dérivation en français¹. Elles font apparaître que ce qui est habituellement appelé ainsi correspond en fait à deux objets différents – l'un intrinsèque au lexème, l'autre lié à la dérivation. On réservera au premier l'étiquette *thème* et l'on appellera le second *radical*. La confusion entre les deux vient du fait qu'ils coïncident le plus souvent dans leurs réalisations phoniques. Or cela n'est pas toujours vrai et les cas de discordance entre l'un et l'autre montrent bien qu'il s'agit d'entités différentes, même quand elles se manifestent identiquement. La notion de racine (*root*), en revanche, ne nous paraît pas avoir d'intérêt pour la morphologie dérivationnelle du français dans son approche synchronique².

Après avoir rappelé, à propos de la notion de base, les éléments qui conditionnent la suite, on précisera la distinction qui vient d'être énoncée. Dans l'esprit de Kerleroux (2007), Bonami, Boyé & Kerleroux (2009), Plénat (2009), Plénat & Boyé (à paraître), on situera ensuite la variation thématique, en tant qu'elle intéresse la dérivation, dans le cadre des *espaces thématiques* des verbes et des nominaux. On passera en revue, enfin, différentes modalités de la formation du radical qui justifient d'en faire une entité propre.

Notre propos est modeste et limité. La réflexion ne portera que sur la dérivation et nous ne dirons rien de la flexion, pour laquelle la notion de thème a d'abord été pensée. Tous les exemples seront empruntés au français. Bien que des phénomènes comparables soient présents dans d'autres langues, on ne se risquera pas à des généralisations théoriques. Il s'agit simplement de mettre en évidence un certain nombre de faits dont la théorie, quelle qu'elle soit, doit rendre compte, d'une façon ou d'une autre, et de proposer pour cela quelques pistes. On se situera dans un cadre qui privilégie le niveau du lexème mais qui fait une place aux notions de *stem* et d'*affixe*, et dans lequel on peut se demander le cas échéant, comme Baerman & Corbett (2009), « ce qu'il y a entre les deux ». Avec l'ambition d'inscrire le polymorphisme qui se manifeste

1. Merci à Françoise Kerleroux et à Marc Plénat pour leurs précieuses remarques sur une première version de cet article. Les idées exposées ici avaient été brièvement esquissées, parmi d'autres, dans Roché (2009). On s'y reportera, ainsi qu'à Roché (à paraître, a), pour un cadre plus général.

2. Puisqu'il n'en sera plus question, disons d'un mot qu'on pourrait appeler « racine », dans une approche synchronique de la morphologie du français, ce qu'on appelle habituellement le « primitif », c'est-à-dire l'élément le plus simple d'une famille dérivationnelle. C'est le sens qui est donné à *root* dans Aronoff & Fudeman (2005: 2): « A root is like a stem in constituting the core of the word to which other pieces attach, but the term refers only to morphologically simple units. For example, *disagree* is the stem of *disagreement* [...] but *agree* is the root. » Mais on risque d'introduire une confusion avec l'usage qui est fait de *racine* en linguistique historique.

dans la construction des lexèmes à la fois dans les données et les contraintes phonologiques et dans les données et les contraintes lexicales, puisque ni les unes ni les autres ne peuvent seules en rendre compte.

1. À propos de la base

Il n'est pas nécessaire de développer ici la notion de base, fondamentale évidemment puisqu'elle est le complément de celle de mot construit³. Ce n'est pas cette notion qui fait problème, tant qu'on n'entre pas dans le détail. Trois remarques cependant dont on aura besoin par la suite :

- La base est normalement un lexème, le lexème dont la relation avec un autre lexème fait que celui-ci est un mot construit. La notion de base, par conséquent, est d'ordre lexical. Quand ce lexème présente plusieurs allomorphes, la base d'une opération dérivationnelle n'est pas celle de ses formes qui est sélectionnée pour le représenter dans le mot construit mais le lexème lui-même. *Quichottisme* et *donquichottisme* ont une même base, le nom du personnage de Cervantès. Cela n'aurait pas de sens de dire que la base de l'un est *quichott-*, celle de l'autre *donquichott-*. On a besoin d'un autre mot pour désigner ces objets-là, phoniques ou graphiques. Simple rappel puisque cela est unanimement admis, même si l'on n'en a pas tiré toutes les conséquences et si, dans la pratique, on n'en tient pas toujours compte.

- La base est normalement un lexème, qui peut être lui-même, naturellement, un mot construit. Y compris par composition (*avant-garde* → *avant-gardiste*, *ping-pong* → *pongiste*). Ce peut être aussi une lexie de type syntagmatique (*droits de l'homme* → *droits-de-l'hommiste*, *viole de gambe* → *gambiste*). Ces expressions complexes soulèvent des problèmes particuliers : comment leur accrocher un affixe ? va-t-on les conserver intégralement ou sélectionner l'un ou l'autre de leurs éléments ? Il suffit de comparer les exemples ci-dessus pour voir que les deux solutions sont possibles. Pour ce qui concerne notre sujet, surtout, elles obligent à poser la question du thème en d'autres termes que les unités monolexématiques.

- La base est normalement **un** lexème, mais celui-ci est étroitement associé à ses voisins les plus proches dans la famille dérivationnelle⁴ à laquelle il appartient. On ne prend pas garde que *royaliste* est curieusement construit puisque les royalistes sont les partisans du *roi*, comme les *papistes* sont ceux du *pape*, et pas de ce qui est *royal*. La substitution (*infra*, 6.3) passe inaperçue parce que le nom et l'adjectif de relation correspondant, dans certaines conditions et à certains égards, sont sémantiquement équivalents et

3. On emploiera *mot construit* pour « lexème construit », par habitude et pour éviter quelques répétitions, vu que cela n'entraîne pas d'équivoque.

4. Sur cette notion, voir *infra* 6.3 et Roché (à paraître, a).

de ce fait interchangeables. Il est fréquent d'autre part et, dans certains cas, systématique que des phénomènes de double motivation ou de motivation réciproque viennent troubler le tête-à-tête entre base et dérivé. La base des adjectifs de relation correspondant aux ethniques et aux gentilés peut être aussi bien le nom de pays – *les paysages français* 'de la France' – que le nom de personne – *le tempérament français* 'des Français' (Roché, 2008). En toute rigueur, il s'agit de deux dérivés différents, deux individus lexicaux distincts. Mais l'homophonie et les nombreux contextes ambigus font qu'il sont perçus comme un même « mot ». *Communiste* désigne légitimement un 'partisan du communisme' et *communisme* la 'doctrine des communistes' (ou l'exercice du pouvoir par les communistes', dans *le communisme municipal*, par exemple) en même temps que l'un et l'autre restent motivés par rapport à (*mise en*) *commun* (Roché, à paraître b). Quand la base commune n'est plus perçue (pour *pessimiste* et *pessimisme*, par exemple), il ne reste plus que la motivation réciproque et chacun des deux dérivés peut être considéré comme la base de l'autre. Sans aller jusqu'à la dissoudre complètement au profit d'une appréhension globale de la famille dérivationnelle, il faut relativiser la relation binaire base/dérivé et la situer dans son contexte lexical.

2. Thème vs radical

La notion de thème telle qu'elle nous intéresse ici a été introduite par Bonami & Boyé (2003) pour décrire l'allomorphie radicale des lexèmes, dans le cadre de la flexion, et étendue à la dérivation par Bonami, Boyé & Kerleroux (2009). Le mot lui-même est une adaptation de l'anglais *stem* tel qu'il est employé, par exemple, par Aronoff (1994) et « le choix de *thème* plutôt que *radical* n'a pas de justification profonde » (Bonami & Boyé, 2003 : 104, note 2). *Thème* ou *radical*, il s'agit de nommer les différentes formes – *ama-/amav-/amat-*, par exemple, pour un verbe latin – qui permettent, si l'on connaît le système désinentiel, de remplir toutes les cases de la flexion. Et d'acter le fait que, comme l'a montré Aronoff, ces thèmes sont des « morphomes », sans contenu sémantique propre – « [...] pure morphology, form without meaning [...] » (1994 : 47). Dans la mesure où chacune des cases de la flexion sélectionne l'un ou l'autre des thèmes disponibles, l'organisation des thèmes est liée à celle de la flexion, mais les thèmes eux-mêmes ne sont pas porteurs des valeurs sémantiques associées à la flexion⁵. Il n'y a, entre les formes *nous atterrissons*, *il atterrissait*, *atterrissant*, rien de commun, sémantiquement parlant, qui les opposerait aux formes *il atterrit*, *il atterrira*, *atterri*. Et il n'y

5. Cet emploi de *thème* est très différent de celui qu'en fait Huot (2001 : 24), par exemple, où le thème résulte de l'ajout à la racine d'un « allongement » porteur d'une valeur sémantique.

a rien qui rapproche le dérivé *atterrissage* davantage des premières que des secondes. Il se trouve simplement que la dérivation sélectionne le thème en /is/, comme les premières, et non le thème en /i/ sélectionné par les secondes. Du côté des nominaux, c'est par facilité de langage qu'on dit par exemple que le dérivé *fraîcheur* est construit « sur la forme féminine » *fraîch(e)*. Il n'y a aucun lien entre la dérivation et le genre. Il se trouve simplement que le lexème FRAIS présente (au moins) deux allomorphes, /frɛ/ et /frɛʃ/, le premier étant sélectionné par la forme libre masculine, le second par la forme libre féminine et par la suffixation.

Supposons pour le moment que les choses se passent toujours comme dans ces deux exemples et revenons à la question métalinguistique. L'expression consacrée « allomorphie radicale » est elle-même parlante. Elle signifie qu'il y a une variation « du côté de la racine ». Si l'on appelle *radical* la chaîne segmentale à laquelle s'accroche l'affixe (flexionnel ou dérivationnel)⁶, elle traduit le fait que ce radical est variable, qu'il présente plusieurs allomorphes. Appeler *thème X* ou *thème Y* chacun de ces allomorphes n'est, semble-t-il, qu'une question de vocabulaire tant que, comme dans les exemples ci-dessus, thème et radical se réalisent de la même manière. Les deux mots, cependant, situent différemment le point de vue duquel on se place. On dit « le thème **de** supin » et « le radical **du** supin ». *Thème* regarde du côté du lexème, *radical* du côté de la forme fléchie. Dans la dérivation, la différence apparaît plus nettement encore. *Atterriss-* est, d'un côté, un des thèmes du verbe *ATTERRIR*, de l'autre le radical du dérivé *atterrissage*. Le thème est une des modalités du lexème base – une des « formes phonologiques associées à un même lexème » (Bonami & Boyé, 2003 : 104), inscrites dans le lexique indépendamment des opérations constructionnelles dans lesquelles il peut entrer ; le radical est un des éléments du lexème construit. Les deux mots, par conséquent, ne sont pas tout à fait interchangeables, même quand ils réfèrent à une même réalisation.

Le dommage ne serait pas grand, cependant, à les employer indifféremment (ou à les remplacer par *stem*, en contexte français, ce qui évite d'avoir à choisir) si la formation du radical se limitait à sélectionner l'un des thèmes. C'est ce que suppose, implicitement, l'usage qu'Aronoff, par exemple, fait de *stem*. Dans le chapitre de *Morphology by Itself* consacré aux « Stems in Latin Verbal Morphology », il s'agit nettement du thème tel que nous venons de le définir – « a lexeme may have more than one stem » (p. 39) – mais en même temps, à la même page, *stem* est défini comme la « sound form to which a given

6. Nous n'oublions pas que la flexion n'est pas toujours marquée, tant s'en faut, par un affixe et que la dérivation peut se faire par conversion. La notion de radical n'en reste pas moins pertinente, en changeant ce qu'il faut changer.

affix is attached»⁷, c'est-à-dire exactement ce que l'on entend par radical. Dans son manuel (Aronoff & Fudeman, 2005 : 2), la même formule est reprise à propos de la dérivation :

Now consider the word *reconsideration*. We can break it into three morphemes : *re-*, *consider*, and *-ation*. *Consider* is called the stem. A stem is a base morpheme to which another morphological piece is attached.

Or les choses ne sont pas toujours aussi simples. Soit par exemple les dérivations VALISE → *valoche*, PUIITS → *puisatier*, VIOLE DE GAMBE → *gambiste*. Les séquences *val-*, *puisat-*, *gamb-* sont les radicaux de *valoche*, *puisatier*, *gambiste*. Ce ne sont pas des thèmes de VALISE, PUIITS, VIOLE DE GAMBE. Les différents thèmes d'un même lexème ne sont jamais totalement interprédictibles, mais les relations phonologiques qui les associent obéissent à certaines régularités (*infra*, 3.1). Les variations proprement thématiques, celles qui sont intrinsèques au lexème, sont circonscrites à des limites qui ici sont outrepassées. L'allomorphe présuffixal de PUIITS est /pʁiz/ (*cf.* *puisard*), celui de VALISE est /valiz/ (*cf.* *valisette*). La base de *gambiste* est bien VIOLE DE GAMBE et pas °GAMBE, qui pourrait en être l'abréviation mais n'est jamais employée seule. Si la notion de thème a un sens pour cette lexie complexe, son thème présuffixal (identique à la forme libre) est /vjɔldəgāb/, conservé intégralement dans le plus rare *viole-de-gambiste*.

On a donc non seulement des raisons de distinguer les deux notions, thème et radical, mais aussi l'obligation d'étudier spécifiquement chacune d'elles. Il faut, d'une part, faire l'inventaire des différents thèmes d'un lexème⁸ ; et rendre compte, d'autre part, de la façon dont le radical est constitué – par sélection et, éventuellement, modification de l'un des thèmes.

3. Les espaces thématiques et la dérivation : les thèmes fondamentaux

La notion d'espace thématique proposée par Bonamy et Boyé est complémentaire de celle de thème. En tant que « famille indexée de radicaux », l'espace thématique d'un lexème rassemble ses différents allomorphes et organise les relations qui les associent. En correspondance avec le système flexionnel et avec la dérivation, la structure de l'espace thématique est la même pour tous les lexèmes d'une même catégorie, étant entendu qu'ils peuvent la

7. La phrase se poursuit opportunément (*cf.* note précédente) par « ... or upon which a given non affixal realization rule operates ».

8. Et rendre compte de la façon dont ils sont reliés entre eux. Pour cet aspect de la question, qui ne sera pas abordé ici, nous renvoyons aux différents travaux de Bonami et Boyé.

remplir de façon différenciée. Dessiner l'espace thématique d'une catégorie, c'est organiser le cadre dans lequel s'inscrit l'allomorphie radicale, telle qu'elle est présente dans la mémoire lexicale du locuteur et manifestée à la fois dans la flexion et dans la dérivation, en faisant abstraction des accidents qui pourront affecter le radical dans la construction de tel ou tel dérivé particulier⁹.

Pour la flexion, l'organisation de l'espace thématique des verbes a été précisée au fil des publications par Bonami et Boyé. Celui des adjectifs est défini en grande partie, celui des noms à peine ébauché (mais la question de la flexion ne s'y pose guère). Pour la dérivation, les travaux cités plus haut ont inscrit quelques formations dans l'espace thématique des verbes et dans celui des adjectifs. Autant dire qu'il reste beaucoup à faire. On se risquera pourtant à esquisser une vision d'ensemble, à titre d'hypothèse de travail, pour disposer d'un cadre général dans lequel les diverses formations pourront trouver leur place. Les études à venir permettront de le préciser et d'en corriger le dessin.

3.1. Les nominaux

Les études dont on dispose (Bonami & Boyé, 2005; Plénat, 2009; Plénat & Boyé, à paraître) portent principalement sur l'espace thématique des adjectifs, posé comme spécifique à cette catégorie. D'après nos propres observations, l'espace thématique des noms n'est pas en tous points identique à celui des adjectifs mais les différences portent sur des cas particuliers et ne remettent pas en cause la structure d'ensemble. Nous proposerons une présentation commune pour l'ensemble des nominaux.

Les alternances fondamentales, qui concernent à la fois la flexion et la dérivation, opposent deux thèmes que nous appellerons A et B. Pour les adjectifs et les noms variables¹⁰ (1a), le thème A est celui de la forme libre masculine, le thème B celui de la forme libre féminine. Pour les adjectifs et les noms épïcènes également (1b), à ceci près que le thème A et le thème B sont identiques. Pour les noms monogénériques et les adjectifs invariables¹¹ (1c, 1d), le thème A est celui de la forme libre, quel qu'en soit le genre. Pour

9. Sur les implications théoriques de cette approche, en particulier l'articulation entre ce qui peut relever de règles phonologiques et ce qui appartient à la mémoire lexicale, voir Plénat (2009).

10. On ne se prononcera pas ici sur la question de la variation en genre des noms d'animés (flexion ou fait lexical). Quelle que soit la réponse, les données sont les mêmes pour ce qui concerne la variation thématique.

11. On appellera *épïcènes* les adjectifs que les grammaires scolaires appellent « variables en nombre, invariables en genre » (*rouge*) et ceux dont la variation en genre n'est marquée qu'à l'écrit (*bleu(e)*) ; invariables ceux que les mêmes grammaires appellent « invariables en genre et un nombre » (*marron*). Dans les adjectifs épïcènes, la forme féminine, pour des raisons phonologiques, est identique à la forme masculine. Dans les adjectifs invariables, une forme féminine existe virtuellement, éventuellement distincte de la forme masculine,

la dérivation, le thème B est celui de la suffixation ainsi que des conversions et des préfixations $N \rightarrow V$ et $Adj \rightarrow V$. La préfixation homocatégorielle et les conversions $N \rightarrow Adj$ et $Adj \rightarrow N$ sélectionnent le thème A (et/ou le thème B dans certains cas particuliers).

	lexème	thème A		thème B	
1a	PETIT	pəti	<i>petit</i>	pətit	<i>petite</i> PETITESSE
	LAPIN	lapɛ̃	<i>lapin</i>	lapin	<i>lapine</i> LAPINIÈRE
1b	ROUGE	ruʒ	<i>rouge</i>	ruʒ	<i>rouge</i> ROUGEUR
	PRIEUR	prijœr	<i>prieur</i>	prijœr	<i>prieure</i> PRIEURÉ
1c	SOIE	swa	<i>soie</i>	swa	SOYEUX
	MARRON N	marɔ̃	<i>marron</i> MARRON Adj	marɔ̃n	MARRONNIER
	MARRON Adj	marɔ̃	<i>marron</i>	marɔ̃n	MARRON(N)ASSE
1d	POU	pu	<i>pou</i>	puʒ	ÉPOUILLER
	FOUR	fur	<i>four</i>	furn	ENFOURNER

Phonologiquement, les variations entre thème A et thème B portent uniquement sur la dernière rime¹² et sont bien connues puisqu'elles correspondent à la variation en genre depuis longtemps étudiée : présence (au thème B) / effacement (au thème A) d'une (ou deux) consonne(s) en coda (*court* /kur/ ~ *courte* /kurt/; *suspect* /syspɛ/ ~ *suspecte* /syspɛkt/) ; alternance entre consonnes en coda (*neuf* /nœf/ ~ *neuve* /nœv/) ; modification, en plus des alternances consonantiques ci-dessus, du timbre de la voyelle (*sot* /sol/ ~ *sotte* /sɔt/, *menteur* /mãtœr/ ~ *menteuse* /mãtøz/). On a prêté moins d'attention aux alternances dans les noms monogénériques, mais elles sont exactement de même nature. La seule différence est qu'y sont plus nombreux les cas où l'alternance thématique ne se traduit pas dans la graphie (1d). Graphie mise à

mais son emploi est bloqué par la norme. La logique de la langue voudrait qu'on dise *une veste marronne* 'couleur de marron' comme on dit *un manteau violet* 'couleur de violette'.

12. Exception : les adjectifs en *-eur* ~ *-rice*, pour lesquels la forme en /ris/ – le thème B – est à la fois un thème de flexion (*force motrice*) et un thème présuffixal (*motricité*). Pour les noms de ce type, un thème B en /œr/ identique au thème A sert de thème présuffixal (*amateurisme*) et tend à supplanter la forme en /ris/ comme forme libre féminine (cf. Plénat, 2009). Les adjectifs en *-eur* ~ *-eresse* (*enchanteur* ~ *enchanteresse*) empruntent leur féminin au nom homonyme, où il est de type suffixal et non flexionnel. La forme en *-eresse* n'est pas un thème B à proprement parler.

part, l'alternance /fur/ ~ /furn/ de FOUR est tout à fait comparable à l'alternance /kur/ ~ /kurt/ de COURT. Cas particulier : les lexèmes dont la consonne latente est un yod peuvent présenter deux thèmes B, avec ou sans yod. Celui de GAÏEST /gej/ dans *égayer* mais /ge/ dans *gaie*, *gaiement*, *gaieté*¹³.

Largement imprévisibles, les alternances sont inscrites dans la mémoire lexicale des locuteurs. Rien ne permet de prévoir qu'en face d'un thème A /fre/ le thème B sera /freʃ/ (*frais* ~ *fraîche*) plutôt que /frɛ/ (cf. *vrai* ~ *vraie*), /fret/ (cf. *prêt* ~ *prête*), /fred/ (cf. *laid* ~ *laide*) ou /frez/ (cf. *niais* ~ *niaise*). Symétriquement, en transposant ces exemples, on pourrait s'attendre à ce qu'en face d'un thème B /reʃ/, /seʃ/ ou /net/ les thèmes A soient respectivement /rɛ/ et non /reʃ/ (*rêche*), /se/ et non /sek/ (*sec*), /nɛ/ et non /net/ (*net*). Sur un plan strictement phonologique, cependant, non seulement le champ sur lequel porte l'alternance est limité, comme on vient de le dire, mais les types d'alternances possibles sont en nombre restreint. On ne peut pas prévoir quelle consonne, absente au thème A, apparaîtra au thème B, ou si une consonne présente au thème B se maintiendra ou non au thème A, mais il n'y a pas d'exemple où une consonne présente au thème A disparaîtrait au thème B, par exemple. Le degré de probabilité des différentes combinaisons, d'autre part, est extrêmement variable. Celle qui concerne les nasales est quasiment systématique : le type *affine* ~ *affine*, avec consonne nasale au thème A, est du domaine de l'exception. Si la consonne finale du thème B est /ʃ/ ou /ʒ/, elle a toutes chances d'être présente aussi au thème A : *lâche*, *louche*, *moche*, *proche*... ; *sage*, *rouge*, *beige*, *vierge*... (*fraîche* aussi est une exception). Si cette consonne est /t/ ou /d/, elle a beaucoup plus de chances de s'effacer au thème A que de s'y maintenir.

La graphie, d'autre part, joue un grand rôle. Dans une langue comme le français, la mémoire lexicale est pour une large part une mémoire de la graphie. Les cas illustrés en (1d), où la consonne latente qui apparaît au thème B n'est pas présente dans la graphie du thème A, sont assez rares, comme ceux où la consonne graphique du thème A n'est pas la consonne latente (les types *frais* ~ *fraîche*, *loup* ~ *louve*, etc.). D'une façon générale, les alternances sont produites par l'histoire, installées dans la mémoire par le jeu des oppositions masculin / féminin (pour les noms et les adjectifs variables) et par les couples base / dérivé, et confortées par la graphie. S'il n'y a pas de précédent, seule la graphie suggère un thème présuffixal qui, dans la majorité des cas, sera effectivement utilisé.

[...] des sondages d'après-vote dont tout le monde se tamponne royalement. (ainsi que sarkozyment, bayroument, bovément, laguillièrement, besancenottement,

13. Sur les thèmes B en /ɛC/, voir *infra* 5.

schivardiment, buffettement, voynettement, devilliersement, lepenement et nihousement [...]

www.authueil.org/?2007/04/18/381-mais-qu-est-ce...

On voit bien dans cette série d'exemples comment les finales phonologiquement identiques de BOVÉ, LAGUILLER et VILLIERS sont traitées différemment. Dans le cas des bases en /ɛ/, la consonne latente sera /z/ pour MARCHAIS (*marchaisien*) comme pour RABELAIS (*rabelaisien*), /t/ (éventuellement assibilé en /s/) pour BUFFET (*buffétien*) et VOYNET (*voynétien*) comme pour PIAGET (*piagétien*) et MARTINET (*martinétien*). Ces dérivations paraissent évidentes parce qu'en tant qu'usager de la langue on est habitué à une perception conditionnée par la graphie (alors qu'en tant que linguiste on prend garde à ne pas se laisser influencer par elle), mais sur un plan strictement phonologique elles ne le sont nullement. S'il s'agissait seulement d'assurer une accroche consonantique au suffixe, on n'observerait pas une telle distribution.

En plus des thèmes A et B (et des thèmes supplétifs dont il sera question plus loin), l'espace thématique des nominaux comporte deux thèmes qui n'intéressent pas la dérivation et qu'on mentionnera seulement pour mémoire :

– **Le thème de pluriel masculin.** Il est identique par défaut au thème A, pour les noms, dans l'immense majorité des cas et n'est spécifique que pour quelques *cheval* ~ *chevaux*, *vitrail* ~ *vitraux* et les encore moins nombreux *bœuf* ~ *bœufs*, *œil* ~ *yeux* et *os* ~ *os*. Parmi les adjectifs, en revanche, l'importante série en *-al* ~ *-aux* s'enrichit de productions nouvelles qui s'ajoutent aux éléments hérités (*égal* ~ *égaux*).

– **Le thème de liaison singulier.** Bonami & Boyé (2005) considèrent la forme de liaison du masculin singulier comme l'une des cases du paradigme flexionnel de l'adjectif, qui sélectionne un thème particulier. On l'étendra aux noms, sans restriction de genre, même si la liaison y est beaucoup plus rare et ne se manifeste pratiquement, au singulier, que dans des lexies figées ou dans une diction soutenue ou particulière (poésie traditionnelle). Le thème de liaison singulier est identique au thème A quand celui-ci est terminé par une consonne (*vif-argent* /vifarʒã/, *Port-au-Prince* /pɔʁoprɛ̃s/); identique au thème B quand le thème A est terminé par une voyelle et le thème B par une consonne (*nouvel an* /nuvelã/, *pot-au-feu* /pɔtofø/); spécifique dans un certain nombre de cas (*doux-amer* /duzamer/, *respect humain* /respekymẽ/); défectif quand l'adjectif n'est jamais antéposé devant un nom commençant par une voyelle ou quand, après un nom, « le s ne se lie pas », comme disait Littré. L'existence de formes spécifiques pour la liaison montre bien qu'on se situe dans le cadre d'une variation thématique, d'ordre lexical. S'il ne s'agissait que d'obéir à une règle phonologique et de fournir une attaque à la consonne qui suit, il n'y aurait pas de raison que cette consonne soit différente dans *dos-à-dos* (quand on y fait la liaison) et dans *dossard*.

3.2. Les verbes

L'espace thématique des verbes tel qu'il a été dessiné par Bonami et Boyé comporte 12 thèmes présents dans la flexion. Du côté de la dérivation, il n'y a pas de problème pour la préfixation : le verbe base transfère la totalité de son espace thématique au dérivé. Pour la composition, les composés VN sélectionnent le thème 3, celui de la 3^e personne du singulier du présent de l'indicatif (Villoing, 2009). Sauf exception (*vaurien*, *soutien-gorge*), ils empruntent leur graphie à cette forme fléchie (*boit-tout*, *réveille-matin*). Les difficultés concernent la suffixation et, surtout, la conversion. On n'envisagera dans cette section que la dérivation « populaire » utilisant l'un de ces 12 thèmes. Comme pour les nominaux, la dérivation « savante » sera abordée dans le cadre du supplétisme.

3.2.1. La suffixation populaire

Le thème présuffixal « populaire » est essentiellement le thème 1, celui de l'imparfait et du présent 1,2P. Cela apparaît nettement pour les verbes qui appartiennent, dans les classements traditionnels, aux « 2^e » et « 3^e » conjugaisons (2a). Pour les verbes réguliers, où par définition tous les thèmes sont identiques, la question est neutralisée (2b).

	lexème	thème 3		thème 1	
2a	RAVIR	ravi	(il) ravit	ravis	(nous) ravissons RAVISSEUR -EUSE ; RAVISSEMENT
	BATTRE	ba	(il) bat	bat	(nous) battons BATTEUR -EUSE ; BATTEMENT
2b	BERCER	bers	(il) berce	bers	(nous) berçons BERCEUR -EUSE ; BERCEMENT

Cas particuliers : les verbes dont la consonne instable est un yod et qui présentent souvent deux formes au thème 3 (*il paye* ~ *il paie*) forment leurs dérivés en *-(e)ment* et *-(e)rie* sur le thème sans yod : PAYER → *paiement* (comme *il paie*) mais *payeur* (comme *nous payons*) ; ABOYER → *aboïement* (comme *il aboie*) mais *aboyeur* (comme *nous aboyons*). D'autres irrégularités seront mentionnées plus loin (§ 4.4) avec les thèmes supplétifs et dans le cadre des « aménagements » du thème (§ 5).

3.2.2. La conversion : les « déverbaux radicaux »

Les conversions V → N intéressent au premier chef la question de la variation thématique, puisque ce n'est pas une forme fléchie qu'elles nominalisent mais bien un des thèmes du verbe. Avant que ne se diffuse le

terme de « conversion », on parlait d'ailleurs de « déverbaux radicaux ». Un thème, donc, mais quel thème ?

La question se complique du fait que les convers peuvent être masculins ou féminins, avec la même forme (CACHER → *un cache / une cache*) ou des formes différentes (TOURNER → *un tour / la tourne*¹⁴). Les conditions de l'attribution du genre sont complexes, liées étroitement aux paramètres phonologiques, sans qu'on puisse établir pour l'ensemble des déverbaux si le choix du genre dépend de la forme ou si le choix de la forme dépend du genre (Roché, 1991). En fonction de la finale des thèmes verbaux, cependant, on peut prévoir avec un certain degré de probabilité que celle en /ʃ/, par exemple, de CACHER ne pourra donner comme déverbal que *cache* et que celui-ci est susceptible d'être masculin ou féminin, tandis que celle en /rn/ de TOURNER est susceptible de donner une forme *tour* qui ne pourra être que masculine et une forme *tourne* qui ne pourra être que féminine. La formation de déverbaux masculins n'est plus que faiblement productive, mais elle n'est pas tout à fait éteinte et les masculins occupent une place importante dans le lexique. Il en résulte que la conversion mobilise non pas une forme mais deux.

La forme du convers féminin est généralement celle du thème 2 (celui du présent 3P) ou du thème 3 (celui du présent 3S), qui sont le plus souvent identiques entre elles (3a, 3c). Quand elles sont différentes (3b), le convers sélectionne le thème 2: BATTRE → *une batte*. Le convers masculin peut être identique à ces deux thèmes, avec seulement une variation graphique par rapport aux formes fléchies (ACCUEILLIR → *l'accueil vs il accueille*) (3a). Il peut être identique au thème 3 seul (COMBATTRE → *le combat vs ils combattent*) (3b). Mais pour un certain nombre de verbes, et pas seulement à titre d'exception, il emprunte une forme spécifique, différente de tous les autres thèmes (REFUSER → *le refus vs il(s) refuse(nt)*) (3c). Cette forme est obtenue en appliquant au thème 2 les alternances identiques à celles qui associent les thèmes B et A des nominaux: TURBINER *ils turbinent / le turbin* comme FIN *fine / fin*, TOURNER *ils tournent / un tour* comme FOUR *fournier / four*, etc. Les alternances rares comme SOIGNER → *soin*, GAGNER → *gain*, CLIGNER → *clin*, dissimulées par la graphie et qui éloignent les convers des formes verbales, reprennent leur place quand on les compare aux alternances symétriques des nominaux (POING → *(em)poigner*, COPAIN → *compagnon*, SEING → *signer*).

14. « Suite d'un article dans le même numéro d'un journal. » (Rob.)

	lexème	thème 3		thème 2		convers			
						masculin		féminin	
3a	CREVER	krev	<i>crève</i>	krev	<i>crèvent</i>	krev		krev	CRÈVE
	RECÉLER	rəsəl	<i>recèle</i>	rəsəl	<i>recèlent</i>	rəsəl	RECEL	rəsəl	
	OFFRIR	ɔfr	<i>offre</i>	ɔfr	<i>offrent</i>	ɔfr		ɔfr	OFFRE
	ACCUEILLIR	akœj	<i>accueille</i>	akœj	<i>accueillent</i>	akœj	ACCUEIL	akœj	
3b	GLAPIR	glapi	<i>glapit</i>	glapis	<i>glapissent</i>	glapi	GLAPIS ¹⁵	glapis	
	SOUTENIR	sutjẽ	<i>soutient</i>	sutjen	<i>soutiennent</i>	sutjẽ	SOUTIEN	sutjen	¹⁶
	BATTRE	ba	<i>bat</i>	bat	<i>battent</i>	ba		bat	BATTE
	COMBATTRE	kɔba	<i>combat</i>	kɔbat	<i>combattent</i>	kɔba	COMBAT	kɔbat	
3c	REFUSER	rəfyz	<i>refuse</i>	rəfyz	<i>refusent</i>	rəfy	REFUS	rəfyz	
	GALOPER	galɔp	<i>galope</i>	galɔp	<i>galopent</i>	galo	GALOP	galɔp	GALOPE ¹⁷
	TURBINER	tyrbin	<i>turbine</i>	tyrbin	<i>turbinent</i>	tyrbẽ	TURBIN	tyrbin	
	TOURNER	turn	<i>tourne</i>	turn	<i>tournent</i>	tur	TOUR	turn	TOURNE

Il faut donc dédoubler le thème 2 pour transposer dans l'espace thématique des verbes les alternances propres aux nominaux : la forme correspondant au thème B est celle de la flexion verbale et des déverbaux féminins, la forme « aménagée » correspondant au thème A celle des convers masculins. Cette situation n'est pas unique, puisqu'on la retrouve pour le thème de participe passé et pour le thème supplétif savant (*infra*, 5). Comme pour le thème présuffixal, les interférences entre modèles de conjugaison ont laissé des traces sous la forme de thèmes supplétifs (*infra*, 4.4).

3.2.3. La conversion : le thème 12

Du côté des formations « populaires », il faut faire une place à celle qui nominalise une forme (féminine) de participe passé comme nom processif (4). Elle est nettement distincte, en effet, des nominalisations du participe passé en (5).

- (4) *la/une arrivée, avancée, conduite, contrainte, prise...*

15. Giono, *Regain*, dans *TLF*.

16. Le féminin *soutienne* n'est pas lexicalisé, mais il est attesté : « L'ancien 'père de la nation' (infaillible) avait appelé à une soutienne totale à M Biya [...] » www.bonaberi.com/artdist.php?ama_prefix=&aid=4045. L'attestation est périphérique, mais recevable parce que non équivoque (ce ne peut pas être une coquille) et conforme à la logique de la langue.

17. « Vx. Galop (danse) [...] Fam. et vieilli. à la *galope* : précipitamment » (*Rob.*).

- (5) *un résumé, le contenu, les composées, un détenu, un juré...*

Plusieurs critères les opposent :

– Les formations en (5) sont marquées sur le plan aspectuel : elles héritent du participe passé leur caractère d’accompli qui les oppose aux nominalisations du participe présent (un *résumé*, c’est un texte ‘qui a été résumé’, un *juré*, c’est quelqu’un ‘qui a juré’). En (4), elles ne sont pas marquées sur le plan aspectuel : *L’arrivée du train en gare de La Ciotat* ne préjuge pas si le train est déjà arrivé ou si, comme dans le film des frères Lumière, il entre en gare.

– En (5), le dérivé désigne une classe d’objets, d’individus, de substances. En (4), il désigne le procès lui-même, saisi nominale (les dérivés en (4) peuvent aussi désigner une classe d’objets, mais il s’agit alors de formations secondaires : *prise*₂ dans *une prise (de courant)* est dérivé par métonymie de *prise*₁, celui de *la prise (de Constantinople)*).

– En (5), le dérivé est passé généralement par un stade adjectival, intermédiaire entre le participe passé et le nom. En (4), il est directement nominal.

– En (5), le dérivé peut être masculin ou féminin et doit son genre soit à un déterminé implicite (*les composées* ‘des fleurs composées’), soit à la neutralisation du genre qui en fait un masculin (*le contenu* ‘ce qui est contenu’). En (4), il est toujours féminin, sans raison synchroniquement décelable.

– Les formations en (5), enfin, restent pleinement productives. En (4), elles ne le sont plus à l’exception de la petite série des noms de châtimement ou de défaite sévères (*une dégelée, une dérouillée, une déculottée...*).

C’est une *forme* de participe passé qui est nominalisée en (4) et non le participe passé lui-même. Une forme pure, sans les caractéristiques sémantiques qui lui sont associées. Un *thème*, donc, au sens aronovien du terme : la conversion V → N peut sélectionner le thème 12, celui de participe passé¹⁸.

4. Les thèmes supplétifs

Le lexique français, la morphologie lexicale française juxtaposent un vocabulaire hérité, « populaire », qui a évolué et qui se renouvelle selon ses propres lois, et un vocabulaire « savant », emprunté aux langues anciennes, qui a été intégré et qui s’augmente lui-même suivant d’autres voies. Cette double histoire crée deux types de perturbations. Les unes sont propres à chacun des deux systèmes et résultent directement des aléas historiques (évolutions phonétiques, démotivation et remotivation des mots construits, etc.). Les autres résultent des interférences entre les deux systèmes.

18. Tribout (en préparation) arrive à la même conclusion à propos de ces formations.

Dans les deux cas, on peut distinguer plusieurs niveaux dans ces perturbations. Sur le versant « populaire », le niveau le plus général est celui des alternances thématiques fondamentales, celles qui structurent la flexion et, pour certaines d'entre elles, à la fois la flexion et la dérivation (thèmes A, B et de pluriel des nominaux ; les 12 thèmes verbaux). Résultat de l'histoire phonétique de la langue, elles sont en partie imprévisibles, mais elles s'imposent avec un haut degré d'obligation : la suffixation ne peut pas sélectionner le thème A des nominaux, ni tel ou tel tiroir verbal un thème qui ne serait pas le sien.

Le deuxième niveau est celui des alternances populaires anciennes, qui ont fait partie du système mais ne sont plus productives, et des alternances savantes, empruntées mais intégrées au système. Les unes et les autres affectent des séries plus ou moins importantes de lexèmes mais ne se manifestent que dans la dérivation. À la différence des précédentes, elles s'imposent, nous le verrons, avec un moindre degré d'obligation.

Le troisième niveau est celui des idiosyncrasies qui concernent individuellement tel ou tel lexème et résultent d'emprunts (y compris aux langues étrangères modernes et passés tantôt par la voie savante tantôt par la voie populaire), de réfections, de remotivations, etc.

Nous appellerons « thèmes supplétifs » les thèmes qui relèvent du deuxième et du troisième niveaux, en distinguant un supplétisme intégré (2^e niveau) et un supplétisme lexical (3^e niveau).

4.1. Le supplétisme savant : les nominaux

Soit par exemple le dérivé en *-ité* construit sur RIGOREUX (6a) (Plénat, 2009). Une majorité de locuteurs (65 % des attestations repérées sur la Toile) optent pour la forme *rigourosité*. Ils appliquent devant ce suffixe une alternance /ø/ ~ /œz/ ~ /oz/, commune à l'ensemble des adjectifs en *-eux*, qui n'affecte que la dernière rime. Quelques-uns (3 %) écrivent *rigorosité*. Ils font remonter plus haut le jeu des alternances et transposent dans *rigoureux* la forme latine *rigor-* présente dans *rigorisme*. Une forte minorité (32 %) enfin opte pour *rigoureuseusité*, construit comme *rigoureusement* sur le thème B de l'adjectif (sur un total de 1489 « pages », via Google le 12.05.2010).

Autre exemple : les dérivés en *-at* et en *-al* construits sur GOUVERNEUR (6b). Les dictionnaires enregistrent respectivement *gouvernorat* et *gubernatorial*, soit dans un cas une simple alternance portant sur la finale, dans l'autre une substitution complète de la forme latine à la forme française. Les solutions inverses (*gubernatorat*, *gouvernorial*) et l'absence d'allomorphie (*gouverneurat*, *gouverneurial*) sont également attestées sur la Toile.

Soit encore les dérivés d'IVOIRE (6c). L'existence d'un thème latin authentique déjà présent dans *éburnéen* n'a pas empêché E. de Goncourt de forger *ivoréen* (« une pâte ivoiréenne », dans *TLF s.v. IVOIRE*) sur un thème

/ivɔr/ qu'on retrouve dans *ivorine* 'matière plastique imitant l'ivoire' (*Rob.*) en concurrence avec le thème populaire *ivoir-* (*ivoirine*, même sens). Un thème « savant » qui n'a pas été emprunté au latin, par conséquent, mais fabriqué par analogie avec d'autres mots en *-oire* (e.g. HISTOIRE → *historien*).

	lexème	thème A		thème B		thème S	
6a	RIGoureux	rigurø	<i>rigoureux</i>	rigurøz	<i>rigoureuse</i> RIGOREUSEMENT RIGOREUSITÉ	riguroz	RIGOUROSITÉ
						rigoroz	RIGOROSITÉ
6b	GOUVERNEUR	guvernær	<i>gouverneur</i>	guvernær	GOUVERNEURAT GOUVERNEURIAL	guvernør	GOUVERNORAT
						gybernator	GUBERNATORIAL
6c	IVOIRE	ivwar	<i>ivoire</i>	ivwar	IVOIRIER IVOIRINE	ivør	IVORÉEN IVORINE
						ebyrn	ÉBURNÉEN

Ces trois exemples illustrent les différents niveaux du supplétisme définis plus haut. Le premier niveau (qu'il vaudrait mieux en l'occurrence appeler niveau zéro) est celui de l'absence de supplétisme : les locuteurs sélectionnent le thème B quel que soit le suffixe. Le deuxième niveau – celui de *rigourosité*, *gouvernorat*, *ivoréen* – est celui des alternances que connaissent certaines finales : *-eux* /ø/ ~ /øz/ ~ /oz/, *-eur* /œr/ ~ /ør/, *-aire* /ɛr/ ~ /arj/, *-oire* /war/ ~ /orj/, *-able* /abl/ ~ /abil/, etc. Ces alternances sont à la fois limitées – elles n'affectent que la dernière rime de la forme libre, comme les alternances A ~ B – et relativement systématiques, donc largement prévisibles. Elles concernent les lexèmes construits en français (DANGEREUX → *dangerosité*, COLOCATAIRE → *colocatarial*, MANŒVRABLE → *manœvrabilité*...) comme les emprunts au latin. C'est pour cette raison que nous avons parlé de supplétisme intégré. Dans le jeu des alternances phonologiques, un thème S (comme « savant ») a sa place à côté du thème B et du thème A.

Le troisième niveau est celui du supplétisme entièrement lexical. À la différence du précédent, il concerne uniquement les emprunts ; chaque forme est spécifique à un lexème donné, donc imprévisible ; et la variation peut affecter n'importe quelle partie du mot. Dans la famille dérivationnelle de CHAUX (7a), le thème /kalk/ qui représente la base dans *calcaire* n'a plus rien de commun, phonologiquement, avec le thème /ʃol/ qui constitue le radical de *chauler*. De ce fait, il n'y a pas de solution de continuité, d'un point de vue synchronique, entre les formes étymologiquement apparentées (/ak/ dans la famille dérivationnelle de EAU, pour *aqueux*, par exemple) et celles qui ne le sont pas (/idr/ pour *hydrique*). Il ne s'agit plus d'alternances phonologiques, et l'on peut difficilement parler d'allomorphie. Les thèmes /ak/ et /idr/ jouent pourtant un rôle indispensable pour suppléer le thème populaire /ev/ qui n'est

représenté que dans le démotivé *évier*. Ces thèmes supplétifs du troisième niveau ont-ils leur place dans l'espace thématique du lexème ? Oui, sans doute, d'un point de vue lexical et dérivationnel (*aqueux* est à EAU ce que *terreux* est à TERRE), mais une place à part.

	lexème	thème A		thème B		thème S	
7a	CHAUX	ʃo	<i>chaux</i>	ʃol	CHAUHER		
						kalk	CALCAIRE
	EAU	o	<i>eau</i>	ev	(ÉVIER)		
						ak idr	AQUEUX HYDRIQUE
7b	PASTEUR	pastœr	<i>Pasteur</i>	pastœr	PASTEURISER PASTEURIEN	pastør	PASTORISME PASTORIEN
	RÈGLE	regl	<i>règle</i>	regl	RÉGLETTE RÉGLER	regyl	RÉGULIER RÉGULER
	CHEVAL	ʃəval	<i>cheval</i>	ʃəval	CHEVALIN		
						kabal ek ip	(CABALLIN) ÉQUESTRE HIPPIQUE

Dans ces mêmes exemples, on peut voir également les caractéristiques communes aux différents niveaux du supplétisme. Rappelons d'abord que le thème S n'est présent que dans la dérivation et pas dans la flexion. Il est sélectionné de préférence devant certains suffixes, mais sans s'imposer avec la même prégnance que le thème B. Si une forme est bien installée dans la mémoire lexicale, elle sera hégémonique (sur CRIME, *criminel* exclut de fait °*crimel*). Si le dérivé est nouveau ou moins familier, le thème B (qui joue le rôle de thème par défaut) pourra être sélectionné. Même dans le contexte « savant » où ils ont tous été formés, les dérivés de PASTEUR (7b) se partagent entre *pastorisme*, *pastorien* et *pasteuriser*, *pasteurien*. Inversement, on pourra trouver le thème S devant un suffixe qui appellerait normalement le thème B. Pour ce même dérivé de CRIME, on attendrait logiquement °*crimel* ou °*criminel*, pour mettre en accord l'allomorphie de la base avec celle du suffixe : c'est *criminel* que la langue a consacré. Sur RÈGLE, c'est également le thème S qu'on trouve dans *régulier* au lieu de °*réglier* ou de °*régulaire*. Différence importante enfin : alors que les autres cases de l'espace thématique ne contiennent, sauf exception, qu'une seule forme, celle qui héberge un thème supplétif ne connaît pas cette limite. Pour CHEVAL, en plus du thème étymologiquement apparenté présent dans l'obsolète *caballin* 'relatif au cheval', on trouve un autre thème latin dans *équestre* et un troisième emprunté au grec dans *hippique*.

4.2. Le supplétisme savant : les verbes

La suffixation déverbale « savante » en *-ion*, *-eur/-rice*, *-if/-ive*, etc., sélectionne le plus souvent, comme l'ont montré Bonami, Boyé & Kerleroux (2009), un thème spécifique qui n'apparaît pas dans la conjugaison (8). Reconnaître sa présence dans l'espace thématique des verbes est plus satisfaisant que de postuler pour les mêmes suffixes des variantes *-ation*, *-ition*, *-ateur*, *-iteur*, etc. – solution qui ne résout pas, de toute façon, le problème des dérivés comme *conception*, *corruption*, *prescription*, pour lesquels on ne voit pas quelle variante du suffixe pourrait se rattacher à l'un des autres thèmes du verbe base.

	lexème	thème 3		thème 1		thème 13	
8a	FORMER	fɔrm	(il) forme	fɔrm	(ns) formons	fɔrmat ¹⁹	FORMATEUR FORMATION
8b	PRESCRIRE	preskri	(il) prescrit	preskriv	(ns) prescrivons	preskript	PRESCRIPTEUR PRESCRIPTION
8c	OZONISER	ɔzɔniz	(il) ozone	ɔzɔniz	(ns) ozonisons	ɔzɔnizat	OZONISATEUR OZONISATION

Ce thème 13 est l'équivalent pour les verbes du thème S des nominaux. Comme lui, il ne résulte pas d'évolutions phonétiques : il est emprunté au thème de supin du verbe latin, *via* des emprunts lexicaux. Comme lui, il s'est étendu aux verbes formés en français par conversion ou avec les suffixes *-is(er)* et *-ifi(er)*, pour lesquels une alternance régulière a été introduite dans l'espace thématique (8c). Pour les verbes en *-i/-iss-* non hérités, en revanche, le thème 13 est vraisemblablement défectif. Comme le thème S, c'est un thème supplétif qui ne s'impose pas avec la même régularité que les autres thèmes. Devant les suffixes qui offrent deux variantes, une « populaire » et une « savante », la répartition est généralement respectée : *-eur/-euse* et *-aison* sélectionnent le thème 1, *-eur/-rice* et *-ion* le thème 13. Quand le suffixe ne comporte qu'une forme, ou quand les variantes ne correspondent pas à une opposition populaire / savant, la sélection du thème est moins rigoureuse. Avec *-isme*, *arrivisme* et *dirigisme* sont construits sur le thème 1, *comparatisme* et *conservatisme* sur le thème 13. Avec *-ure*, *blessure*, *brisure*, *brûlure* sur le thème 1, *créature*, *lecture*, *signature* sur le thème 13. Avec *-ible*, *lisible* est construit sur le thème 1 comme *liseur* et pas sur le thème 13 comme *lecteur*, *visible* sur le thème 13 comme *vision* et pas sur le thème 1 comme *voyeur*.

La conversion peut aussi sélectionner le thème 13. Celui d'ALTERNER, qui sert de radical présuffixal dans *alternateur*, est nominalisé dans *alternat*

19. Sur la question de la spirantisation (thèmes 13 en /s/ au lieu de /t/), voir *infra* 5.

‘alternance’ moyennant un effacement du /t/ final (*infra*, 5). Est-ce à dire que tous les déverbaux en *-at* sont des noms processifs par conversion du thème 13 (Kerleroux, 2007) ? Il ne nous semble pas. Comme pour les dérivés utilisant une forme de participé passé (*supra*, 3.2.3), il faut distinguer deux types de formations :

- (9) *attentat, assassinat, concept, habitat, plagiat, rapt...*
- (10) *broyat, crachat...; certificat, résultat...; castrat, renégat...*

Les exemples en (9) peuvent être analysés comme ci-dessus *alternat* (bien que ceux d’origine latine soient primitivement des dérivés suffixaux en *-us*, *-ūs* auxquels la francisation des emprunts a donné une forme identique à celle du thème 13). Les exemples en (10) ne sont pas des noms processifs mais des résultatifs, aspectuellement marqués comme accomplis. Un *castrat*, c’est quelqu’un qui a été châtré. Un *renégat*, c’est quelqu’un qui a renié. Pour partie, ces formations sont exactement du même type que les exemples en (5), à cette différence près que la forme de participe passé est empruntée à l’espagnol, à l’occitan, à l’italien, au latin. Les dérivés d’origine latine ont dans cette langue une forme de participe passé en *-us*, *-i* ou *-um*, *-i* qui les distingue des précédents. Certains autres sont des suffixations en *-at*. Contrairement à Kerleroux, nous pensons qu’il existe un suffixe *-at* différent de celui qui s’attache à un nom d’humain dans *consulat* ou *doctorat*. Même peu nombreux, les dénominatifs comme *orgeat* ‘décoction d’orge’, *opiat*, *alcoolat*, les adjectifs comme *rosat*, *violat*, *nacarat* ne peuvent être ni des thèmes 13 ni des dérivés formés avec le même suffixe que *consulat*. Sur base verbale, pour les verbes réguliers qui ont un thème 13 en *-at*, une suffixation en *-at* sur le thème 1 donne le même résultat qu’une conversion du thème 13. Pour *absorber* et *adsorber*, dont le thème 13 est *absorpt-* et *adsorpt-* (cf. *absorption*, *adsorption*), *absorbat* et *adsorbat* ne peuvent être que des suffixations sur le thème 1.

4.3. Le supplétisme populaire : les nominaux

Le lexique français conserve des restes importants d’un système ancien dans lequel le thème B n’était sélectionné pour la dérivation que par les suffixes dissyllabiques commençant par un schwa (*-eté*, *-erie*), la suffixation décalée par un interfixe en schwa (*-et-*, *-el-*, *-er-*) et la formation des adverbes en *-ment*. Les autres suffixations se faisaient sur un thème particulier – appelons-le thème C – qui pouvait être soit spécifique soit identique par défaut au thème B.

	lexème	thème A		thème B		thème C	
11a	NOUVEAU	nuvo	<i>nouveau</i>	nuvel	<i>nouvelle</i> NOUVELLEMENT	nuvəl	NOUVELET
	CHARRETTE	ʃaret	<i>charrette</i>	ʃaret		ʃarət	CHARRETIER
11b	SAVATE	savat	<i>savate</i>	savat		savət	SAVETIER
11c	CHIEN	ʃjē	<i>chien</i>	ʃjen	<i>chienne</i> CHIENNERIE	ʃən	CHENIL
	POIL	pwal	<i>poil</i>	pwal		pəl	PELUCHE
11d	NEUF	nœf	<i>neuf</i>	nœv	<i>neuve</i>	nuv	NOUVEAU
	SEL	səl	<i>sel</i>	səl		sal	SALER, SALIÈRE
11e	CHANCELIER	ʃäsəlje	<i>chancelier</i>	ʃäsəljer	<i>chancelière</i>	ʃäselər	CHANCELLERIE

Les alternances B ~ C les plus fréquentes sont les cas d'affaiblissement d'un /ε/ en /ə/ (11a). Elles peuvent aussi opposer un schwa à une autre voyelle pleine (11b) ou à glide + voyelle (11c), ou opposer deux voyelles pleines (11d). Elles ont un impact plus réduit que les allomorphies A ~ B, puisqu'elles n'affectent que la dernière voyelle et éventuellement un glide adjacent. Mais elles peuvent avoir un effet à distance : quand la voyelle précédente est un schwa, il se renforce en /ε/ (11e).

Ces alternances sont les restes d'apophonies anciennes dues au déplacement de l'accent consécutif à la suffixation. Certaines – celles qui font alterner deux voyelles pleines – sont depuis longtemps caduques, d'où les familles dérivationnelles dépareillées où coexistent, pour des dérivations identiques ou similaires, des formations construites sur le thème C (BRAISE → *braser*, *brasier*; POIL → *peluche*) et d'autres sur le thème B (BRAISE → *braiser*, *braisière*; POIL → *poilu*). Celles où la voyelle s'affaiblit en schwa au thème C ont continué à fonctionner beaucoup plus longtemps (au moins jusqu'au XIX^e siècle²⁰) et concernent un plus grand nombre de lexèmes. Les types CHARRETTE → *charretier* et HÔTEL → *hôtelier* sont bien installés dans le paysage morphophonologique du français. Ils ont été remplacés progressivement par les types CARPETTE → *carpettier* et SELLE → *sellier*, qui font alterner /ε/ et /e/. La coexistence des deux systèmes provoque des hésitations pour un même dérivé (LUNETTE(S) → *lunetier/lunettier*, FICELLE → *ficelier/ficellier*, etc.). Globalement, cependant, les alternances anciennes restent plus nombreuses dans le lexique que les alternances actuellement productives. Elles ont une répercussion directe sur les verbes dérivés par conversion : on retrouve dans la conjugaison

20. Et même au-delà : *annaliste* 'acrobate aux anneaux, dans un cirque' est daté « xx^e » par le *Grand Robert*.

de AGNELER la même opposition entre thèmes en /ɛ/ (*elle agnèle*) et thèmes en /ə/ (*elle agnelait*) qu'entre les thèmes B et C de AGNEAU (*une agnelle, un agnelet*), tandis que l'espace thématique de VÊLER ne contient que des thèmes en /E/ (*elle vèle, elle vêlait*), comme celui de VEAU (*une velle, du vélin*).

Dans la situation actuelle, la plupart des dérivations ont basculé du thème C sur le thème B, d'autant plus facilement que le thème C était souvent, on l'a dit, identique par défaut au thème B. Le thème C ne subsiste, par conséquent, que comme thème supplétif. S'il n'offre pas de solution alternative, la forme proposée par le thème B s'impose. S'il y a dans l'espace thématique du lexème un thème C différent du thème B, il peut être sélectionné pour la dérivation devant voyelle pleine. *Peut* et non *doit*. Pour SEL, le thème C /sal/ se retrouve dans tous les dérivés (*saler, salière, salade...*). Pour BRAISE, dans une partie d'entre eux. Pour AGNEAU, dans une partie de la conjugaison de *agneler* à côté du thème B (*elle agnelle*). Pour FICELLE, en concurrence avec le thème B dans un même dérivé (*ficelier ~ ficellier*).

	lexème	thème A		thème B		thème C	
12	BREF	brɛf	<i>bref</i>	brɛv	<i>brève</i> BRÉVITÉ	brəv	(BREVET)
						briɛv	BRIÈVETÉ
						brɛʒ	ABRÉGER
	LONG	lɔ̃	<i>long</i>	lɔ̃g	<i>longue</i> LONGUEUR		
						lɔ̃ʒ	(LONGE) ALLONGER
	CHAUD	ʃo	<i>chaud</i>	ʃod	<i>chaude</i> CHAUDIÈRE		
						ʃof ʃal	CHAUFFER CHALEUR
	CHEVAL	ʃəval	<i>cheval</i>	ʃəval	CHEVALIN		
						ʃəvoʃ kaval	CHEVAUCHER CAVALIER
	ABSENT	apsɑ̃	<i>absent</i>	apsɑ̃t	<i>absente</i> (ABSENTISME)		
						apsɑ̃te	ABSENTÉISME

En plus de ces alternances plus ou moins systématiques, les aléas historiques ont laissé dans l'espace thématique de nombre de lexèmes des thèmes supplétifs encore moins prévisibles (12). Une forme ancienne de BREF subsiste dans *brièvement, brièveté* en plus du thème B présent dans *brève, brévité*. Dans la même famille dérivationnelle, *abrégé* reste en synchronie un dérivé de BREF mais les évolutions phonétiques différentes de l'adjectif et du verbe, déjà formé en latin, font que celui-ci est construit aujourd'hui sur un autre thème supplétif. Sur LONG, *allonger* a gardé comme radical le thème de

l'ancien féminin *longe* (encore présent comme convers). La forme ancienne de MAÎTRE a été conservée dans *maistrance*, celle de CHANVRE dans *chènevière*. Une évolution phonétique interne a gommé le suffixe du latin *caballicare*, de sorte que *chevaucher* est aujourd'hui un dérivé non affixal de CHEVAL construit sur un thème spécifique /ʃəvɔʃ/. Sur CHAUD, peu importe en synchronie que *chauffer* soit originellement un composé (lat. *calefa(ce)re*), il est perçu aujourd'hui, lui aussi, comme un dérivé par conversion. On ne prend pas garde qu'il active une autre consonne latente que le féminin *chaude*. Pour ce même lexème, il faut encore faire une place au thème /ʃal/ que l'on trouve dans *chaleur* (originellement, *chaud* et *chaleur* ont été construits parallèlement sur un même verbe latin ; celui-ci ayant disparu, le nom en *-eur* est perçu comme un nom de qualité dérivé de l'adjectif).

Les emprunts aux langues modernes ajoutent d'autres cas d'espèce. Historiquement, *cavalier* est emprunté à l'italien. Synchroniquement, il appartient à la famille dérivationnelle de CHEVAL (alors que le dérivé phonologiquement régulier *chevalier* n'en fait plus partie). Le thème supplétif /kaval/ s'y substitue au thème B /ʃəval/. La présence d'un *-é-* dans *absentéisme* n'a pas d'autre justification que l'emprunt à l'anglais *absenteeism*, dérivé du nom *absentee* 'celui qui s'absente', 'propriétaire absentéiste'. Il n'en reste pas moins qu'*absentéisme* est en français un mot construit²¹ qui a sa place dans la famille dérivationnelle d'ABSENT, et /apsâte/, par conséquent, un thème supplétif de ce lexème. Comme dans le cas de *rigoureuseté vs rigourosité*, la forme *absentisme* (attestée au moment de l'emprunt et aujourd'hui encore sporadiquement) représente une élimination de la forme marquée au profit d'une forme plus régulière.

Peut-on enregistrer ces allomorphies au titre du thème C ? Historiquement, non : elles ne sont pas de même nature que les alternances caduques mentionnées précédemment. Pour BREF, par exemple, ou plus précisément pour le nom qui en est tiré par conversion, il a existé un thème C /brəv/, conforme à ces alternances et présent dans *brevet*, aujourd'hui démotivé. En synchronie, cependant, le résultat est le même. Si l'on admet que le thème C est un thème supplétif, comme le thème S, il peut abriter comme lui, à un premier niveau, les restes d'un système d'alternances et à un second niveau des variations idiosyncrasiques. Avec le risque d'en faire un fourre-tout. Dans le cas de VERT, par exemple, le thème /verd/ présent dans la plupart des dérivés (*verdir*, *verdeur*, *verdure*...) pourrait aussi bien être considéré comme un thème B concurrent du thème /vert/ de *verte* et *vertement*.

21. On lit parfois, à propos de tel ou tel mot : «Ce n'est pas un mot construit, c'est un emprunt», qui n'est au mieux qu'un raccourci ambigu. Dans une analyse synchronique, ce n'est pas l'origine qui fait le mot construit, c'est son rapport à un autre mot du lexique.

4.4. Le supplétisme populaire : les verbes

Y a-t-il pour les verbes un thème supplétif populaire correspondant au thème C des nominaux, comme le thème 13 est le pendant du thème S pour le supplétisme savant ? Ce sont les mêmes apophonies, pour les mêmes causes, que l'on retrouve à la fois dans les alternances B ~ C (*charrette* / *charreton*, *chamelle* / *chamelon*) et dans *il achète* / *nous achetons* ou *il appelle* / *nous appelons*. Mais, présentes dans la flexion, elles sont de ce fait déjà inscrites dans l'espace thématique des verbes ACHETER et APPELER, où elles opposent les thèmes 2 et 3 au thème 1. Il y a cependant des cas où la flexion a été régularisée tandis que cette alternance était maintenue dans le radical d'un dérivé. *FANER* a aujourd'hui un thème 1 /fan/ identique au thème 3 (*nous fanons*, *il fane*) mais *fenaison* a conservé le vieux thème 1 /fən/.

D'autres formes supplétives du thème 1 proviennent d'interférences entre modèles de conjugaison. *Blanchiment*, par exemple, dérivé à l'origine de l'afr. *BLANCHIER*, est rattaché aujourd'hui à son doublet *BLANCHIR*. À côté du thème 1 /blāʃis/ présent dans *blanchissage* et *blanchisseur* comme dans *nous blanchissons*, *BLANCHIR* a donc un thème supplétif /blāʃi/, homophone du thème 3. Symétriquement, *ENDORMIR*, dont le thème 1 est /ādɔrm/ (cf. *nous endormons*, *endormeur*), construit *endormissement* sur un thème supplétif /ādɔrmis/.

Pour d'autres verbes, c'est le déverbal radical qui a conservé un ancien thème 2. Pour *PROUVER*, *ils preuvent* a été refait en *ils prouvent* sur le modèle de *nous prouvons* mais la forme en /œ/ a été conservée dans *la preuve*. Même chose pour *AVOUEUR* → *l'aveu*. Pour *ESPÉRER*, la diphtongaison a disparu de la conjugaison (*ils espèrent/nous espérons*), elle a laissé une trace dans le convers *l'espoir*. Ici encore, les interférences entre modèles de conjugaison sont à l'origine d'autres thèmes supplétifs. *CHOISIR*, *BONDIR*, *RÔTIR*, qui se conjuguent comme *FLEURIR* (*nous choisissons*, *bondissons*, *rôtissons*), ont des déverbaux correspondant au modèle de *PARTIR* : *le choix*, *le bond*, *le rôti*.

Des anciennes formes de participe passé féminin, enfin, ont subsisté dans des noms processifs par conversion du thème 12 : *la course*, *la fuite*, *la descente*, *la desserte*, *la fonte* (*des glaciers*), *la tonte* (*des moutons*), etc. ont une forme différente de celle des participes passés *couru*, *fui*, *descendu*, *desservi*, *fondue*, *tondu*, etc.

Il n'est pas possible, par conséquent, de rassembler ces différentes formes supplétives populaires dans une même case supplémentaire de l'espace thématique des verbes. Ce sont plutôt, respectivement, des thèmes 1bis, 3bis, 12bis.

5. Questions pendantes

Les deux sections précédentes visaient à repérer, dans les espaces thématiques, les thèmes qui intéressent la dérivation, en revisitant l'architecture de l'espace thématique des verbes tel qu'il avait été défini par les travaux antérieurs, et en complétant les ébauches de celui des nominaux – d'une façon forcément sommaire compte tenu des limites de cet article. Nous avons ce faisant éludé un certain nombre de difficultés, dont chacune demanderait une étude spécifique. Nous les passerons simplement en revue pour mémoire.

■ Dans le système verbal, les alternances /ɛ/ ~ /e/ se manifestent dans la flexion. De ce fait, elles sont inscrites dans les espaces thématiques, où elles opposent des thèmes 2 et 3 en /ɛ/ (*il(s) cède(nt)*) à un thème 1 en /e/ (*nous cédon(s)*). Qu'en est-il pour les nominaux, quand cette alternance n'apparaît que dans la dérivation ? Pour l'adjectif COMPLET, par exemple, le thème B /kōplet/, intact dans *complète* et devant schwa ou consonne dans *complètement*, devient /kōplet/ devant la voyelle pleine de *complétude*. Étant donné que cette alternance est phonologiquement conditionnée et systématique, on peut considérer qu'elle n'a pas besoin d'être enregistrée dans la mémoire lexicale (et par conséquent dans l'espace thématique). Mais elle y est, de fait, par défaut, puisqu'elle s'oppose à une alternance /ɛ/ ~ /ə/ (DUVET → *duveteux*) présente, elle, au titre du thème C (*supra*, 4.3). Faut-il, pour ces alternances /ɛ/ ~ /e/, dédoubler le thème B ? Ou considérer que la voyelle est /E/ et prévoir un dispositif phonologique qui réglera sa réalisation ?

La question se pose à peu près dans les mêmes termes pour les thèmes verbaux en /e/ ou en /ə/ qui s'ouvrent en /ɛ/ devant un schwa. AFFRÉTER, par exemple, connaît une alternance /ɛ/ ~ /e/ (*il(s) affrète(nt)/nous affrétons*). Le dérivé *affréteur* sélectionne le thème 1 /afret/, tandis que *affrètement* est construit sur un thème /afret/ identique aux thèmes 2 et 3. CAQUETER oppose des thèmes 2 et 3 /kaket/ (*il(s) caquète(nt)*) à un thème 1 /kakət/ (*nous caqueton(s)*) sur lequel est construit régulièrement *caquetage*. Mais on retrouve dans *caquètement* un thème /kaket/ identique aux thèmes 2 et 3. Ce thème présuffixal, cependant, n'est pas le thème 2 ou le thème 3. Pour SOUTENIR, dont le thème 1 /sutən/ est également en schwa (*nous soutenons, souteneur*), le thème /suten/ de *soutènement* est différent à la fois du thème 2 /sutjen/ (*ils soutiennent*) et du thème 3 /sutjẽ/ (*il soutient*). Ce thème /suten/ est donc un thème spécifique, un thème 1 « aménagé » pour éviter la succession de deux chwas dans des syllabes consécutives.

Alternances comparables encore : les va-et-vient entre voyelle et semi-consonne dans les thèmes en /i/ et en /j/. Le /j/ du thème 1 de REMANIER, intact dans *nous remanions, remanieur*, devient /i/ pour constituer le radical de *remaniement*. Symétriquement, le /i/ du thème B de JOLI, intact dans *jolie*, *joliment*, devient /j/ pour constituer le radical de *joliesse*.

■ Nous avons vu que la conversion, pour les déverbaux radicaux, sélectionne le thème 2 – un thème 2 qui, tel quel, donne des féminins mais qui doit passer par des alternances identiques à celles des nominaux pour donner des masculins. De façon comparable, le thème 13 d'ALTERNER oppose une forme /alternat/ dans le convers *alternat* et une forme /alternat/ dans le dérivé suffixal *alternateur*, comme PLAT oppose un thème A /pla/ (*plat*) à un thème B /plat/ (*plate*, *plateau*). Dans la flexion elle-même, le participe passé connaît pour certains verbes une variation en genre phonologiquement marquée tout en restant non désinentielle (tandis que dans le participe présent, la flexion en genre est toujours désinentielle). Le thème 12 de PRENDRE, par exemple, a une forme /priz/ (*prise*) correspondant au thème B et une forme /pri/ (*pris*) correspondant au thème A. Ces trois thèmes – qui servent d'intermédiaire entre la catégorie du verbe et celles du nom ou de l'adjectif – doivent donc être dédoublés en une forme « brute » équivalant au thème B et une forme « aménagée » équivalant au thème A. À moins de prévoir, là aussi, un dispositif phonologique qui rende compte de cette projection dans le système verbal des alternances propres aux nominaux.

■ En contexte savant, se pose la question de la spirantisation des occlusives devant voyelle d'avant (MUSIQUE → *musicien* (vs *musical*)) et, plus rarement, celle de la déspirantisation (PATRIARCHE → *patriarcat* (vs *patriarchie*)). Le conditionnement phonologique est évident mais il est loin d'être systématique. Pour une même base, certains suffixes déclenchent le phénomène et d'autres pas (ACROBATE → *acrobatie* vs *acrobatique*). Avec un même suffixe, il s'exerce sur certaines bases et pas sur d'autres (AUTHENTIQUE → *authenticité* vs ANTIQUE → *antiquité*). Dans la mesure où elles relèvent de la mémoire lexicale, ces alternances doivent logiquement être inscrites dans l'espace thématique du lexème et incitent pour cela à dédoubler le thème S. Mais d'autres facteurs entrent en jeu. Pour des néologismes, les hésitations (TURC → *turciser* ~ *turquiser*), les contradictions toutes choses phonologiquement égales par ailleurs (MAURIAC → *mauriacien* vs CHIRAC → *chiraquien*) font penser à des conditionnements qui relèvent plutôt de la formation du radical. Certains cas, d'autre part, échappent à la variation thématique. Dans FRANÇAIS → *francophone*, ALLERGIE → *allergologue*, c'est sur un radical tronqué qu'opère l'occlusivisation, devant la voyelle de liaison. La forme /frāk/ (ou /frākɔ/) peut difficilement trouver sa place dans l'espace thématique de FRANÇAIS.

■ En contexte savant encore, la voyelle de liaison des composés néo-classiques se situe elle aussi à la charnière entre la variation thématique et la formation du radical. La présentation traditionnelle des formants non autonomes (par exemple : « PÉD(O)-¹, (PÉD-, PÉDO-) élém. formant » dans le TLF) suggère un choix entre deux formes qui seraient l'une et l'autre inscrites dans le lexique, donc dans l'espace thématique du lexème au titre des thèmes supplétifs. La sélection de l'une ou l'autre forme, cependant, dépend principalement

des constructions dans lesquelles le formant concerné doit entrer, donc de la formation du radical. Le rôle de la voyelle de liaison est essentiellement celui d'une épenthèse vocalique comparable à celui de l'épenthèse consonantique (*infra*, 6.2.1). Pour un même formant, elle est absente (en général) devant voyelle (*agreste*, *pédagogue*) et apparaît devant consonne (*agricole*, *pédophile*) pour éviter une séquence imprononçable. Lorsqu'elle suit une voyelle, donc sans nécessité de ce type (dans *biologie*, par exemple, où le formant pourrait être /bi/ comme dans *amphibie*, ou dans *géologie* où il pourrait être /ʒe/ comme dans *hypogée*), on observe qu'il s'agit généralement d'éléments très courts. C'est alors le facteur prosodique qui intervient, comme dans d'autres modalités de la formation du radical (*infra*, 6.2.2). Avec un même formant, la voyelle peut être tantôt *-i-* (*agricole*) tantôt *-o-* (*agronome*). Ce ne sont pas deux formes qu'il faudrait inscrire dans l'espace thématique, par conséquent, mais trois (/agr/, /agri/, /agro/). En tant que marqueur de composition, enfin, la voyelle de liaison peut s'ajouter à des lexèmes français autonomes dont le radical a été tronqué (*franco-allemand*, *chiraco-balladurien*). La forme qui en résulte (*franco-* dans *franco-allemand*, *chiraco-* dans *chiraco-balladurien*) ne peut pas résulter d'une des alternances phonologiques qui relient les différents thèmes des lexèmes FRANÇAIS et CHIRAQUIEN.

■ Suivant Plénat & Boyé (à paraître), la formation des adverbes en *-ment* sélectionne un thème particulier, identique par défaut au thème B mais spécifique dans un certain nombre de cas (comparer *prudemment*, *densément*, *brièvement*, par exemple, aux féminins *prudente*, *dense*, *brève*). S'agit-il vraiment d'un thème supplémentaire, ou bien, suivant les cas, tantôt d'un thème supplétif (*brièvement* est construit sur le même radical que *brièveté*), tantôt d'un thème B « aménagé » dans le cadre de la formation du radical ? Question à reprendre à partir de l'argumentation de cet article, quand il sera paru, d'autant qu'elle implique une discussion sur la spécificité de cette dérivation et la place du schwa dans la morphophonologie du français.

6. La formation du radical

Dans la formation du radical tel que nous l'avons défini plus haut, l'élément le plus important – toujours présent – est la sélection du thème. Les autres modalités ont pour effet ou pour raison d'être soit de modifier le thème sélectionné (par épenthèse, troncation, décalage de la suffixation, etc.), soit de lui substituer un thème extérieur à l'espace thématique du lexème, soit de le forger quand la base n'est pas un lexème prototypique. Ces différents phénomènes ont été très inégalement étudiés. Certains ont fait l'objet de travaux approfondis, d'autres commencent seulement à être aperçus. On ne pourra, ici encore, que les évoquer sommairement.

6.1. La sélection du thème

Sur cette question, l'essentiel a été dit dans les trois sections précédentes. Pour la flexion, le principe des espaces thématiques est que chaque case de la flexion sélectionne toujours le même thème. Pour la dérivation²², ce principe reste valable tant que sont concernés seulement les thèmes fondamentaux. La suffixation, par exemple, ne peut se faire, pour les nominaux, que sur le thème B et pour les verbes que sur le thème 1. On n'imagine pas un 'petit requin' qui serait un /rəkēē/ et une 'machine à battre les blancs en neige' qui serait un /baœr/.

La spécificité des thèmes que nous avons qualifiés pour cela de supplétifs, outre qu'ils ne concernent que la dérivation, est qu'ils introduisent une marge de choix, extrêmement variable suivant les cas. Au thème fondamental, ils substituent tantôt une forme résultant d'une alternance phonologique spécifique, tantôt un thème associé lexicalement au lexème mais entièrement étranger à sa forme phonologique. Avec tous les degrés intermédiaires. Quant au choix lui-même – dans la mesure où ce terme est adapté – il est commandé tantôt par des contraintes lexicales, tantôt par des données diastatiques ou diaphasiques. C'est la mémoire lexicale commune à tous les locuteurs qui associe *criminel* à CRIME, et substitue par conséquent le thème savant /krimin/ à son thème B /krim/. Ce sont des réflexes qu'on pourrait qualifier de stylistiques qui font pencher pour *turciser* plutôt que *turquiser*, pour *rigorosité* plutôt que *rigourosité* ou *rigoureuseusité*.

Nous avons vu d'autre part qu'un certain nombre de thèmes comportaient une forme « brute » et une forme « aménagée » – pour faire entrer les thèmes verbaux dans les alternances propres aux nominaux, par exemple. Suivant l'architecture qui sera donnée aux espaces thématiques (et suivant la conception que l'on se fait des liens phonologiques qui relient les thèmes entre eux), on sera amené soit à dédoubler certains thèmes, soit à prévoir des dispositifs annexes.

La sélection du thème, entièrement réglée pour la flexion, est donc beaucoup plus complexe pour la dérivation. C'est tout un champ qui s'ouvre à l'observation pour déterminer les conditionnements qui la commandent.

6.2. Les contraintes phonologiques : les modifications du thème

On envisagera d'abord, sur quelques exemples, les modifications qui résultent des contraintes phonologiques s'exerçant sur la suffixation et la

22. Y compris la composition, que, comme Aronoff, nous considérons comme une des modalités de la dérivation (Aronoff & Fudeman, 2004 : 45 ; Roché, 2009).

conversion²³ et qui affectent la finale du thème sélectionné – par substitution, ajout ou effacement.

6.2.1. Les thèmes à finale vocalique : épenthèse, troncation, haplogogie

Parmi les difficultés qui appellent un aménagement du radical, la principale est celle que présentent les thèmes à finale vocalique. Une contrainte universelle veut qu'une syllabe commence de préférence par une consonne. La plupart des suffixes français commençant par une voyelle, les thèmes qui offrent une accroche consonantique les accueillent sans problème (LAIT /le/ ~ /let/ → *laitier*, *laiteux*). Les thèmes à finale vocalique (CAFÉ /kafē/ ~ /kafē/, sans consonne latente) (13a) peuvent être conservés tels quels, au prix d'une violation de la contrainte (*caféine*), ou, pour la satisfaire, tronqués (*cafier*, qui a précédé *caféier*) ou complétés par une consonne épenthétique (*cafèterie*). Un interfixe peut aussi se substituer à la finale (*cafetière*).

La solution de l'épenthèse est celle qui se rapproche le plus d'une alternance thématique. Graphie mise à part, l'alternance /koko/ ~ /kəkot/ dans COCO → *cocotier* est identique à celle d'ABRICOT → *abricotier*. L'épenthèse apporte au dérivé une accroche consonantique, la consonne latente dont COCO est dépourvu. On pourrait assimiler /kəkot/ à un thème B de COCO. On a dit plus haut, cependant, l'importance de la dimension graphique dans la représentation des lexèmes, qui fait hésiter à adopter cette solution. Il est fréquent, surtout, que pour une même base non seulement plusieurs solutions se présentent mais que plusieurs consonnes épenthétiques soient en concurrence. Les locuteurs qui veulent forger un dérivé en -IEN sur OBAMA (13b) hésitent entre plusieurs variantes du suffixe (-*ien*, -*ain*, -*en*, -*éen*) et, pour la principale, entre une simple concaténation (*obamaïen*), une troncation (*obamien*) et diverses épenthèses (*cf.* Lignon & Roché, à paraître). Autant de radicaux différents qui encombreraient inutilement une même case de l'espace thématique si l'on voulait en faire des thèmes. Il est plus logique de traiter ces avatars comme des aménagements d'un thème unique /kafē/ ou /obama/ dans le cadre de la formation du radical.

23. Les conversions N → V et Adj → V ont de ce point de vue les mêmes effets que la suffixation puisque le radical verbal devra recevoir les désinences flexionnelles.

	base	thème A	thème B	thème C	thème S	radical du dérivé	
13a	CAFÉ	kafe	kafe			kafe kaf kafet kafət	CAFÉINE, CAFÉIER (CAFIER) CAFÈTERIE CAFETIÈRE
13b	OBAMA	ɔbama	ɔbama			ɔbama ɔbam ɔbaman ɔbamal ɔbamaz ɔbamas	OBAMAÏEN OBAMIEN OBAMANIEN OBAMALIEN OBAMASIEN OBAMATIEN
13c	SARKOZY	sarkɔzi	sarkɔzi			sarkɔz	SARKOZYSTE
	AUBRY	obri	obri			obr obri	AUBRYSTE AUBRYSTE

On observe d'autre part que le choix entre les différentes solutions – hiatus, épenthèse, troncation, haplologie, suffixation décalée – est guidé en grande partie par des facteurs phonologiques étrangers aux alternances thématiques. Pour un thème en /i/ devant un suffixe en /i/ ou en /j/ (13c), par exemple, il n'y pas d'autre solution, semble-t-il, que l'haplologie : SARKOZY → *sarkozyste* (ou *sarkoziste*). Mais pour AUBRY, à côté d'*aubryste*, majoritaire, et d'*aubriste*, on trouve une proportion non négligeable d'*aubryiste* (4 300 pages sur la Toile (Google, 30.03.2010), soit 18 % de l'ensemble des attestations, singulier et pluriel confondus. Les quelques attestations de *sarkozyste(s)*, par comparaison, sont négligeables (0,2 %). Grâce à l'haplologie, *sarkozyste* satisfait l'*optimum* prosodique pour la suffixation «standard» en français : un radical dissyllabique, un dérivé trisyllabique (Plénat & Roché, 2003). Dans *aubryste*, en revanche, il manque une syllabe qu'*aubryiste* rétablit. La contrainte de fidélité, qui interdit tout ajout ou effacement, imposerait, si elle était seule, /sarkɔziist/ et /obriist/. Pour le thème trisyllabique /sarkɔzi/, elle est d'un faible poids face à la contrainte qui appelle une consonne à l'attaque de la dernière syllabe, à la contrainte dissimilative qui interdit la succession des deux /i/, et à la contrainte prosodique. Pour le thème dissyllabique /obri/, la contrainte prosodique peut faire pencher la balance en faveur de /obriist/.

Qu'elles mettent en jeu le facteur prosodique ou la rencontre entre la constitution phonologique du suffixe et celle de la base, les contraintes de «bonne formation» que nous venons d'évoquer n'entrent pas dans le système des alternances caractéristique des espaces thématiques. Celles-ci sont internes au lexème base, héritées de son histoire, celles-là s'exercent sur la construction d'un autre lexème.

6.2.2. *Les contraintes prosodiques et dissimilatives :
suffixation décalée, suffixation substitutive*

Les finales vocaliques ne sont pas les seules, tant s'en faut, qui appellent une modification du thème pour obéir aux contraintes prosodiques et dissimilatives. La suffixation décalée est l'exemple type du procédé qui permet, le plus souvent, de les satisfaire simultanément. Rappelons qu'il consiste à introduire un élément neutre, l'interfixe (qui a presque toujours la forme d'un suffixe « désémantisé »), entre le thème et le suffixe. Ainsi une 'petite goutte' n'est-elle pas une °*gouttette* mais une *gouttelette*. Or on peut montrer (Roché, 2003a; Plénat & Roché, 2004; Plénat, 2005) que (i) un interfixe ne s'ajoute pratiquement qu'à des bases monosyllabiques; (ii) le choix de l'interfixe dépend des éléments segmentaux qui se trouvent de part et d'autre. Dans *gouttelette* (14a), l'ajout d'une syllabe supplémentaire permet d'obtenir un radical dissyllabique et l'interfixe *-el-* évite que les deux dentales, celle de la base et celle du suffixe, soient trop rapprochées. Lorsque la base est déjà dissyllabique, la suffixation décalée peut se combiner avec une troncation, comme on l'a vu plus haut dans le cas de CAFÉ → *cafetière*. POUR PAPIER (14b), l'apophonie ancienne /je/ ~ /ə/ est conservée dans *paperasse*, modernisée dans *papériser*, et remplacée par un interfixe dans *papetier* et *papelard*.

Sur les bases de plus de deux syllabes, la contrainte dissimilative peut être satisfaite par une troncation. On trouvera dans les travaux de Marc Plénat (1997a, entre autres) des séries entières qui opposent, à finale identique, des dérivations où la troncation permet d'éviter la répétition trop rapprochée d'un même phonème (*goldoresque*), à d'autres où la brièveté de la base interdit la troncation (*chiraquesque*) (14c). Les troncations sont particulièrement fréquentes, voire systématiques, quand la dernière voyelle du thème est identique à celle du suffixe. On se rapproche alors de l'haplologie. Les finales en *-ique* sont le plus souvent tronquées devant *-isme*, *-iste*, *-iser*, si la longueur de la base le permet (14d). Entre *-isme*, *-iste* et *-iser*, quel que soit le sens de la dérivation, il n'y a pas d'autre possibilité (EXORCISER → *exorcisme*, *exorciste*).

	base	thème A	thème B	thème C	thème S	radical du dérivé	
14a	GOUTTE	gut	gut			gut gutəl	GOUTTIÈRE GOUTTELETTE
14b	PAPIER	papje	papjer			papər papət papəl	PAPERASSE PAPETIER PAPELARD
14c	GOLDORAK	gəldərak	gəldərak			gəldər	GOLDORESQUE
	CHIRAC	ʃirak	ʃirak			ʃirak	CHIRAQUESQUE
14d	ROMANTIQUE	rəmātik	rəmātik			rəmāt	ROMANTISME
	LAÏQUE	laik	laik			lais	LAÏCISME
14e	PRUDENT	prydā	prydāt			pryd	PRUDENCE
14f	VALISE	valiz	valiz			valiz val	VALISETTE VALOCHE
	BOUTEILLE	butej	butej			butej but	EMBOUTEILLER BOUTANCHE
	CALEÇON	kalsɔ̃	kalsɔ̃n			kalsɔ̃n kals	CALEÇONNADE CALECIF

Troncation encore, systématique, dans la suffixation en *-ancel-ence* (14e) : synchroniquement, le thème B /prydāt/ de PRUDENT subit un effacement pour constituer le radical /pryd/ de *prudence*.

Dans les dérivations argotiques et familières en *-oche, -iche, -uche, -anche, -ingue, -if*, etc., qui ont pour objet de déplacer l'ancrage diaphasique du lexème sans modifier sa valeur référentielle, la substitution du suffixe à la dernière rime est systématique. La contrainte prosodique, dans ce cas, vise à conserver au dérivé le même nombre de syllabes que la base (Plénat, 1997b). Seules les bases monosyllabiques sont conservées (FORT → *fortiche*, LOURD → *lourdingue*), les bases plus longues sont tronquées (14f). La comparaison avec les autres dérivations, sur les mêmes bases, montre bien qu'il s'agit là encore d'un traitement portant sur la formation du radical et non d'une variation thématique.

6.3. La dimension lexicale : le rôle des paradigmes

Parallèlement aux contraintes phonologiques, l'influence du lexique existant contribue à substituer un radical modifié à celui qui est fourni par l'espace thématique du lexème base. Dans la série des dérivés en *-inette* étudiée par Plénat (2005), le modèle constitué par la suffixation régulière (COUSINE → *cousinette*) influence le choix de la consonne épenthétique (CHIPIE → *chipinette*) ou celui de l'interfixe dans la suffixation décalée (PUTE → *putinette*) (15a). Il

va même jusqu'à introduire dans la morphologie du français un procédé qui lui est étranger : l'infixation, qui opère sur un radical discontinu (STARLETTE → *starlinette*, TROMPETTE → *trompinette*, CHAUSSETTE → *chaussinette*, etc.).

	base	thème A	thème B	th. C	th. S	radical du dérivé	
15a	COUSINE	kuzin	kuzin			kuzin	COUSINETTE
	CHIEPIE	ʃipi	ʃipi			ʃipin	CHIPINETTE
	PUTE	pyt	pyt			pytin	PUTINETTE
	STARLETTE	starlet	starlet			starl-et	STARLINETTE
15b	ROI	rwa	rwaj			rwaj rwajal	ROYAL ROYALISTE
	PERSONNE	persɔn	persɔn			persɔn persɔnal	PERSONNEL PERSONNALISME
15c	CANCER	kāser	kāser			kāser kāser kāserø	CANCÉREUX ANTI-CANCER ANTICANCÉREUX

Cet « effet de rime », qui renforce la cohérence des séries dérivationnelles, est à l'origine des substitutions paradigmatisées (Roché, à paraître b) qu'on observe dans la dérivation en *-isme* et en *-iste*. Les *royalistes* sont les partisans du *roi* et le *personnalisme* une philosophie fondée sur la *personne*. Construire sémantiquement le dérivé sur *royal* ou sur *personnel* n'aurait pas de sens. La base du dérivé est bien le nom *ROI*, ou le nom *PERSONNE*, mais son radical (/rwajal/, /persɔnal/) est emprunté à l'adjectif de relation correspondant (thème B de *ROYAL*, thème S de *PERSONNEL*) (15b). Pour diverses raisons qu'il serait trop long de rappeler ici, une série lexicale s'est constituée, qui privilégie une finale en *-aliste* ou *-alisme*. Pour le sens, *-iste* ou *-isme* suffiraient, mais une rime « riche » manifeste la cohérence de la série mieux qu'une rime « suffisante ». Encore faut-il qu'un adjectif de relation en *-al* ou en *-el* soit déjà présent dans la famille dérivationnelle de la base. S'il est en *-ique*, la substitution n'a pas lieu (dans cette série du moins). La dimension paradigmatisée de la dérivation est donc mobilisée de deux manières : à partir du paradigme que constituent les dérivés construits sur un même lexème, directement ou indirectement (la famille dérivationnelle) ; pour intégrer le résultat dans le paradigme que constituent les dérivés construits avec le même affixe (la série dérivationnelle).

Dans la préfixation en *anti-*, c'est une raison de marquage catégoriel qui déclenche le même mécanisme (15c). On sait que cette dérivation est fondamentalement adjectivale et que la base de *anticancéreux* n'est pas *CANCÉREUX* mais *CANCER* (un médicament anticancéreux n'agit pas 'contre les cancéreux' mais 'contre le cancer', *anticancéreux* dit la même chose qu'*anticancer*). Dans *anti-cancer*, c'est la contrainte de fidélité qui l'emporte : rien

n'est ajouté au radical fourni par un des thèmes de la base. Dans *anticancéreux*, c'est la contrainte lexicale : pour manifester l'appartenance du dérivé à une série dérivationnelle adjectivale, elle privilégie les formes qui sont marquées comme adjectives. Encore faut-il, là encore, qu'un adjectif soit déjà présent dans la famille dérivationnelle de la base : un produit 'contre les limaces' ne peut être qu'un *anti-limace(s)* (Hathout, à paraître).

6.4. Les expressions complexes et les radicaux à construire

Il n'est pas évident d'accrocher un suffixe (ou un préfixe) à un composé, *a fortiori* à une expression complexe de type syntagmatique (les « synapsies » de Benveniste). Un affixe s'attache à un radical qui, on vient de le voir, est un des avatars, transformé ou non, du lexème base. Or un « mot composé », par définition, est un « mot », mais composé de plusieurs « mots ». Auquel de ces « mots » l'affixe va-t-il s'attacher ? Lexicalement, sémantiquement, à l'unité lexicale que constitue la lexie complexe dans son ensemble. Mais concrètement, formellement, il doit être concaténé soit à l'ensemble (aggloméré en un seul bloc), soit à l'un de ses éléments. Ces deux solutions sont utilisées, mais d'autres aménagements sont possibles et parfois nécessaires. On laissera de côté les composés NN et VN pour observer ce qui se passe avec quelques formations de type NAdj (ou AdjN)²⁴ et N de N (ou N à N).

■ La base peut être intégralement conservée, sans altération, pour constituer le radical auquel s'ajoute l'affixe, à droite ou à gauche, avec ou sans soudure ou traits d'union (16)

- (16) FER-BLANC → *ferblantier*
 DROITS DE L'HOMME → *droits-de-l'homme*
 GRAND SINGE → *pré-grand singe*²⁵

■ Plus rarement, le suffixe peut s'attacher à l'élément de gauche (17a) et le préfixe à l'élément de droite (17b), de sorte que le radical est en quelque sorte discontinu.

- (17a) CHIRURGIE ESTHÉTIQUE → *chirurgien esthétique*
 SECRÉTAIRE D'ÉTAT → *secrétariat d'état*

24. Dans les formations de ce type, il est difficile de distinguer les composés proprement dits des lexies complexes par figement. Le trait d'union n'est pas un critère (*cf.* les graphies *mots-croisés* et *mots croisés*, par exemple).

25. « Pour Michel Brunet [...], ce serait un pré-humain, pour d'autres, il s'agirait plutôt d'un pré-grand singe. » (*Le Monde*, 12.07.2002 : 24.)

(17b) JOURNAL INTIME → *journal anti-intime*²⁶

■ Fréquemment, un seul des éléments de l'expression complexe est conservé, tantôt le premier (18a), tantôt le second (18b)

(18a) CULTURE PHYSIQUE → *culturiste*; CORNET À PISTON → *cornettiste*

(18b) DROIT CANON → *canoniste*; VIOLE DE GAMBE → *gambiste*

■ Lorsque les deux éléments lexicaux sont conservés, le matériel fourni par la base peut subir divers réaménagements : effacements à la soudure entre les deux éléments (19a); inversion et effacements divers ou (plus rarement) insertion (19b); supplétisme, partiel ou complet, avec ou sans inversion et effacements (19c).

(19a) POUDRE DE RIZ → *poudrerizé*; OXYDE DE CARBONE → *oxycarbonisme*

(19b) GUINÉE ÉQUATORIALE → *équato-guinéen*; ÎLE-DE-FRANCE → *francilien*
ATTACHÉ PRINCIPAL → *principalat d'attaché*

(19c) PREMIER MINISTRE → *primo-ministériel*
SIÈCLE D'OR → *auriséculaire*; MOTS CROISÉS → *cruciverbiste*
PLANCHE À VOILE → *véloplanchiste/windsurfiste*

■ Manipulation supplémentaire quand la base est un composé NAdj ou AdjN : celle qui porte sur le genre de l'élément adjectival. Un *faux-monnaieur* n'est pas un 'faux monnaieur', c'est un (vrai) monnaieur qui fait de la fausse monnaie. La base est bien l'expression complète dans son ensemble. Mais, comme le suffixe n'est attaché qu'à l'élément nominal, le genre de l'adjectif est neutralisé au profit du masculin (20a). C'est, semble-t-il, la tendance majoritaire (cf. également *faux-facturier*, *blanc-russien*, *grand-comorien*, *saint-lucien* 'de Sainte-Lucie'²⁷). Le féminin, cependant, peut aussi être conservé quand l'adjectif est antéposé (20b).

(20a) FAUSSE MONNAIE → *faux-monnaieur*
BIOLOGIE VÉGÉTALE → *biologiste végétal*²⁸

26. « Non, ceci ne sera pas le journal anti-intime de ma vie trépidante et passionnante. » (mistemisfit.canalblog.com/archives/2006/08/06/2418577.html, dans Hathout (à paraître).) Un *journal anti-intime* est le contraire d'un journal intime comme un *anti-héros* est le contraire d'un héros.

27. « le créole saint-lucien » www.tlfq.ulaval.ca/axl/.../ste-lucie.htm; « une personnalité saint-lucienne » [Icon tools. svg... fr. wikipedia. org/.../Catégorie: Personnalité](http://icon.tools.svg...fr.wikipedia.org/.../Catégorie:Personnalité).

28. « Jean-Yves Floc'h [...] était biologiste végétal à la faculté des Sciences. » (magazine.lekiosque.fr/biologiste-responsable.html.) Une fois le dérivé construit, l'adjectif redevient variable, en fonction du sexe du référent cette fois : « une conférence [...] présentée par Mademoiselle Nadja Meziani, biologiste végétale » (www.desertsdumonde.com/).

- (20b) HAUTE LISSE → *haute-lissier*
 SAINTE-LUCIE → *sainte-lucien*²⁹

On voit d'après ces exemples que le figement de la base, quand il s'agit d'une expression complexe, n'est qu'une solution parmi d'autres. Elle est plus souvent soumise à une transformation (avec inversion, élimination ou remplacement d'une partie des éléments, etc.) qui constitue une véritable élaboration du radical, alors que la notion de thème n'a plus guère de pertinence.

Il est d'autres cas, enfin, où il ne s'agit plus de réaménager une expression complexe mais carrément de construire un radical. Soit par exemple, dans le vocabulaire de l'anatomie, l'adjectif *basicrânien* 'qui se rapporte à la base du crâne' (TLF). Apparemment, il est construit comme *francilien* 'de l'Île-de-France'. Sauf que *base du crâne* n'est pas une expression lexicalisée mais un simple syntagme. On n'est pas très loin, en dépit des apparences, du type *je-m'en-fichisme*, *aquoboniste*, où un énoncé est figé pour servir de base à la dérivation, donc implicitement nominalisé comme dans les formations délocutives (*un m'as-tu-vu*, *le qu'en-dira-t-on*). Soit encore, dans la classification zoologique, le dérivé *platyrrhiniens* 'groupe de singes [...] à narines écartées' (littéralement : 'dont le nez est large'). Quelle est la base, ici ? Ce n'est plus une entité, comme 'la base du crâne', mais une relation prédicative : *le nez [du singe] est large*. Comme dans les composés du type *rouge-gorge*, qui nominalisent la relation *la gorge [de l'oiseau] est rouge* pour en faire une dénomination méronymique. Dans les deux cas, cette relation entre deux lexèmes constitue la base de la nouvelle formation. Dans *rouge-gorge*, la juxtaposition des deux lexèmes est nominalisée telle quelle. Dans *platyrrhiniens*, elle sert de radical à la suffixation (moyennant leur remplacement par des formants supplétifs).

Autre cas de figure : *beau parleur*, *gros mangeur*, *grand voyageur*... Ces expressions ne sont pas construites par la syntaxe (un *beau parleur* n'est pas forcément beau), elles nominalisent, pour désigner l'agent, *parler bien*, *manger beaucoup*, etc. Comme dans *faux-monnayeur* où, en passant du nom de l'objet au nom de la personne, le genre de l'adjectif devait être neutralisé, ici l'adverbe doit se changer en adjectif puisque la modalisation ne porte plus sur un verbe mais sur un nom. Changement purement catégoriel : sur le plan sémantique, la modalisation continue à porter sur le procès et non sur l'agent. Ici encore, on assiste à la fois à une construction de la base (par figement d'un syntagme verbal) et à une construction du radical (par sélection d'un des thèmes du verbe et recatégorisation du modifieur).

D'une façon générale, la dérivation à partir d'unités polylexicales impose une élaboration plus poussée du radical, liée à son caractère périphérique (Fradin, 1998). Mais cette élaboration n'est qu'un cas particulier

29. « le créole sainte-lucien » (fr.wikipedia.org/wiki/Créole_sainte-lucien « la société sainte-lucienne www.potomitan.info/senlisi/enseignement.php).

de la formation du radical. Un ensemble de cas particuliers, plutôt, puisqu'elle prend des formes très diverses dont on n'a pu donner ici qu'un échantillon. Une étude systématique reste à faire, pour déterminer en particulier les raisons qui conduisent à privilégier, toutes choses (apparemment) égales par ailleurs, l'une ou l'autre des solutions.

Conclusion

Les allomorphies radicales sont la manifestation la plus visible de l'irrégularité massive et multiforme de la morphophonologie du français. La notion d'espace thématique est une façon de la gérer à un premier niveau, en repérant des régularités dans l'irrégularité. Elle rend compte du fait que les locuteurs, malgré tout, s'y retrouvent, après quelques tâtonnements dans l'apprentissage, sans avoir besoin d'apprendre par cœur le Bescherelle. Mais toute l'allomorphie radicale n'est pas dans la variation thématique. La distinction habituelle entre *base* (lexicale, sémantique) et *stem* (morphophonologique) est insuffisante. Dans ce que recouvre *stem*, il faut encore distinguer les notions de *thème* et de *radical*. Les différents thèmes d'un lexème sont ses formes phonologiques, inscrites dans la mémoire lexicale des locuteurs au même titre que ses autres caractéristiques (contenu sémantique, ancrage syntaxique). Le radical d'un mot construit est la forme qu'a prise le lexème base pour entrer dans une opération constructionnelle donnée, ou, plus précisément, la forme qui représente la base dans le mot construit, puisque la base n'est pas toujours un lexème canonique. La frontière entre variation thématique et formation du radical, cependant, est difficile à tracer.

Du côté des espaces thématiques, nous avons vu que leur structure et leur contenu sont plus complexes que ce que la flexion seule laisserait croire. Pour y inscrire la dérivation, nous avons été amené à distinguer, dans une métalangue encore tâtonnante, « thèmes fondamentaux » et « thèmes supplétifs », thèmes « bruts » et thèmes « aménagés ». Les alternances qui se manifestent à la fois dans la flexion et dans la dérivation – celles qui relient les thèmes fondamentaux – sont en partie imprévisibles mais circonscrites à une zone limitée du lexème et à un nombre restreint de combinaisons. Elles s'imposent de façon systématique. Sauf exception, chaque case de l'espace thématique contient une seule forme. Chaque tiroir de la flexion, chaque type de dérivation sélectionne un même thème. Les exceptions restent des exceptions. À cette organisation, le supplétisme apporte une première série de perturbations. Nous avons vu qu'il y a, dans la dérivation, deux sources de supplétisme, savante et populaire, et que son impact est très différencié suivant ses manifestations. Quand il installe un jeu d'alternances phonologiques supplémentaire, comparable à celui des allomorphies fondamentales, pour des séries entières de dérivations, il trouve facilement sa place dans des cases supplémentaires des espaces thématiques

(thème 13 des verbes, thèmes C et S des nominaux). Quand il remplace ponctuellement, pour une dérivation donnée, le thème attendu par un autre sans lien phonologique avec le précédent, il reste en marge de l'organisation thématique. Dans un cas comme dans l'autre, mais à des degrés variables, l'inventaire et la sélection des thèmes supplétifs ne sont pas soumis aux mêmes restrictions que ceux des thèmes fondamentaux.

Dans ses diverses manifestations, le supplétisme constitue en quelque sorte une transition entre la variation thématique proprement dite et la formation du radical. Celle-ci, en effet, consiste d'abord en une sélection du thème et implique par conséquent un choix entre thèmes fondamentaux et thèmes supplétifs, entre thèmes bruts et thèmes aménagés. Elle peut comporter en outre diverses modifications qui introduisent une autre série de perturbations : effacements, ajouts, substitutions que subit le thème pour des raisons phonologiques ou lexicales, à cause principalement de sa rencontre avec l'affixe. Ces ajustements ne sont pas des exceptions (certains même sont systématiques), ils ne débouchent pas sur des thèmes irréguliers. Ils participent à la formation du radical, pour une opérations dérivationnelle donnée, sans remettre en cause l'organisation thématique du lexème base. Il y a enfin les cas où la notion de thème, au sens qu'elle a dans les espaces thématiques, perd de sa pertinence parce que la base est une expression complexe ou associe plusieurs lexèmes. Celle de radical reste néanmoins valide, puisqu'une forme doit être donnée à la base dans le mot construit. Mais ce radical est alors à construire.

RÉFÉRENCES

- ARONOFF, Mark (1994). *Morphology by Itself. Stems and Inflectional Classes*. Cambridge, Mass. : The MIT Press.
- ARONOFF, Mark ; FUDEMAN, Kirsten (2004). *What is Morphology ?* Oxford : Blackwell.
- BAERMAN, Matthew ; CORBETT, Greville (2009). A typology of inflectional exponence : stems, affixes and what lies between. Communication au *7th Mediterranean Morphology Meeting*. Nicosie, 10-13 septembre 2009.
- BONAMI, Olivier ; BOYÉ, Gilles (2003). Supplétion et classes flexionnelles dans la conjugaison du français. *Langages* 152 : 102-126.
- BONAMI, Olivier ; BOYÉ, Gilles (2005). Construire le paradigme d'un adjectif. *Recherches Linguistiques de Vincennes* 34 : 77-98.
- BONAMI, Olivier ; BOYÉ, Gilles (2007). Remarques sur les bases de la conjugaison. In Delais-Roussarie & Labrune (eds.), *Des sons et des sens, données et modèles en phonologie et en morphologie* : 77-90. Paris-Londres : Hermès-Lavoisier.
- BONAMI, Olivier ; BOYÉ, Gilles ; KERLEROUX, Françoise (2009). L'allomorphie radicale et la relation flexion-construction. In Fradin, Kerleroux & Plénat (eds.), *Aperçus de morphologie du français* : 103-125. Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes.

- FRADIN, Bernard (1998). La dérivation à partir d'unités polylexicales. In Ruffino (ed.), *Atti del XXI^e Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza, Palermo, 18-24 settembre 1995*, vol. 2: 325-338. Tübingen: Niemeyer.
- HATHOUT, Nabil (à paraître). Une approche topologique de la construction des mots: propositions théoriques et application à *anti-*. In Roché, Boyé, Hathout, Lignon & Plénat, *Des unités morphologiques au lexique*. Paris-Londres: Hermès-Lavoisier.
- HUOT, Hélène (2001). *Morphologie. Forme et sens des mots du français*. Paris: A. Colin.
- KERLEROUX, Françoise (2007). On a Subclass of Non-Affixed Deverbal Nouns in French. In Booij *et al.* (eds.), *On-line Proceedings of the 5th Mediterranean Morphology Meeting*: 93-104 (Fréjus, 15-18 septembre 2005). University of Bologna, <http://mmm.lingue.unibo.it>.
- LIGNON, Stéphanie; ROCHÉ, Michel (à paraître). Entre histoire et morphophonologie, quelle distribution pour *-ien* vs *-éen*? In Roché, Boyé, Hathout, Lignon & Plénat, *Des unités morphologiques au lexique*. Paris-Londres: Hermès-Lavoisier.
- PLÉNAT, Marc (1997a). Analyse morphophonologique d'un corpus d'adjectifs dérivés en *-esque*. *Journal of French Language Studies* 7: 163-179.
- PLÉNAT, Marc (1997b). Morphologie des dérivés en *-Vche*. *Recherches Linguistiques de Vincennes* 26: 113-150.
- PLÉNAT, Marc (2005). *Rosinette, cousinette, putinette, starlinette, chipinette*. Décalage, infixation et épenthèse devant *-ette*. In Choi-Jonin, Bras, Dagnac & Rouquier (eds.), *Questions de classification en linguistique: méthodes et descriptions. Mélanges offerts au Professeur Christian Molinier*: 275-298. Berne: Peter Lang.
- PLÉNAT, Marc (2009). Le conditionnement de l'allomorphie radicale en français. *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Nouvelle série, n° 17: 119-140.
- PLÉNAT, Marc; BOYÉ, Gilles (à paraître). L'allomorphie radicale dans les lexèmes adjectivaux du français Le cas des adverbes en *-ment*. In Tranel (ed.), *Understanding Allomorphy. Perspectives from Optimality Theory*. London: Equinox Publishing.
- PLÉNAT, Marc; ROCHÉ, Michel (2003). Prosodic constraints on suffixation in French. In Booij, DeCesaris, Ralli & Scalise (eds.), *Topics in Morphology. Selected Papers from the Third Mediterranean Morphology Meeting, (Barcelona, September 20-22, 2001)*: 285-299. Barcelona: IULA-Universitat Pompeu Fabra.
- PLÉNAT, Marc; ROCHÉ, Michel (2004). Entre morphologie et phonologie: la suffixation décalée. *Lexique* 16: 159-198.
- ROCHÉ, Michel (1991). *De l'attribution du genre aux mots nouveaux dans la langue française*. Thèse de doctorat, université de Toulouse-Le Mirail.
- ROCHÉ, Michel (2003a). L'interfixe est-il une unité morphologique? In Fradin *et al.* (eds.), *Les Unités morphologiques*, Actes du 3^e Forum International de Morphologie (Villeneuve d'Ascq, 19-21 septembre 2002), *Silexicales* 3: 169-178.
- ROCHÉ, Michel (2008). Structuration du lexique et principe d'économie: le cas des ethniques. In Durand, Habert & Laks (eds.), *Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF'08*, Paris, ILF: 1571-1585.
- ROCHÉ, Michel (2009). Pour une morphologie *lexicale*. *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Nouvelle série n° 17: 65-87.
- ROCHÉ, Michel (à paraître, a). Quelle morphologie? In Roché, Boyé, Hathout, Lignon & Plénat, *Des unités morphologiques au lexique*. Paris-Londres: Hermès-Lavoisier.
- ROCHÉ, Michel (à paraître, b). Quel traitement unifié pour les dérivations en *-isme* et en *-iste*? In Roché, Boyé, Hathout, Lignon & Plénat, *Des unités morphologiques au lexique*. Paris-Londres: Hermès-Lavoisier.

- TRIBOUT, Delphine (en préparation). *Les Verbes dérivés de noms par conversion*. Thèse de doctorat (dir. B. Fradin), Université Paris VII.
- VILLOING, Florence (2009). Les mots composés VN. In Fradin, Kerleroux & Plénat (eds.), *Aperçus de morphologie du français*: 175-197. Saint-Denis: Presses Universitaires de Vincennes.

ABSTRACT

The aim of this paper is to show that the notion of *stem*, used by morphologists to account for radical allomorphy of lexemes, is ambiguous. In some contexts, it refers to the phonological forms of a lexeme, stored in the lexical memory of speakers regardless of their use in derivation; in others, to the sound form to which an affix is attached. We shall call *stem* (Fr. *thème*) the former, *radical* (Fr. *radical*) the latter. The making of the radical, in derivation, mainly consists in selecting one of the stems of the base or, possibly, a suppletive one – an operation which is not, therefore, always predictable. With evidence from derivation in French, we shall argue that this stem, under phonological or lexical constraints, may be further modified by epenthesis, deletion, substitution, interfixation, etc. to form the radical of derivatives.

KEYWORDS

Derivational morphology, base, stem, radical, allomorphy, French.

